

les réseaux des

PARVÍS

LE GENRE
DANS
TOUS SES
ÉTATS



des chrétiennes et chrétiens s'interrogent

hors série n°29 – mai 2013

à l'initiative de David & Jonathan

et de Femmes et Hommes, Égalité, Droits et Libertés dans les Églises et la Société

6,50 €

LES RÉSEAUX DES PARVIS
 68 rue de Babylone, 75007 Paris
 Tél. : 01 45 51 57 13
 Fax : 01 45 51 40 31
 temps.present@orange.fr
 www.reseaux-parvis.fr

**Revue coéditée par
 la fédération Réseaux du Parvis**
 Président : Jean-Pierre Schmitz
la société d'édition Temps Présent

Directeur de la publication

Claude Naud

Rédacteur en chef

Jean-Marie Kohler

Rédaction

Jean-Paul Blatz

Lucette Bottinelli

Michel Deheunynck

Claude Dubois

Anthony Favier

Françoise Gaudeul

Lucienne Gouguenheim

Réjane Harmand

Georges Heichelbech

Jean-Bernard Jolly

Nicole Palfroy

Secrétariat et composition

Bernard Jung

Prix de l'abonnement

Trimestriels

- petit budget : 15 €

- standard : 20 €

Trimestriels + Hors-Série

- standard : 28 €

- soutien : au-delà de 28 €

Impression et routage

IC4

24 rue Léon Rogé, B. P. 233

76204 Dieppe Cedex

Dépôt légal

à parution

Commission paritaire

N° en cours : 0416 G 78736

I.S.S.N.

1773-1925

À l'écoute de l'Évangile, libres et unis dans la diversité des Réseaux du Parvis, nous partageons nos recherches et nos convictions, et nous sommes engagés avec les femmes et les hommes de tous horizons qui travaillent à bâtir un monde plus juste et plus fraternel.

Éditorial - *Alice Gombault* 3

Première partie

Le genre, définitions et approches

Pour une approche chrétienne du genre
Anthony Favier 5

Question de genre, le ridicule nous tuera
Christine Pedotti 13

L'Humain, de sexe et de genre, de genre et de sexe
Marie-Thérèse van Lunen-Chenu 15

Le regard de la biologie - *Béatrice Cavallié* 20

Les préjugés les plus fréquents
 sur l'homosexualité - *Rapport Gross* 24

Seconde partie

Le genre à la lumière de la Bible

Les créa-t-il vraiment homme et femme ?
JT 26

Pourquoi les civilisations bibliques
 condamnent-elles l'homosexualité ?
Gonzague Jobbé-Duval 35

Le cardinal et l'anthropologue - *Marie Bougnat* 40

Troisième partie

Aux frontières du genre

Témoignages

« Aujourd'hui, je suis une femme » - *Anne-Gaëlle* 44

« Foi et transidentité, chemin vers la vie » - *Guil Az* 45

« Ma foi et ma bisexualité » 46

Vivre c'est devenir - *Alice Gombault* 48

Jésus queer ? - *Stéphane Lavignotte* 55

éditorial

Le genre dans tous ses états ! La notion de genre est devenue la bête noire du pape Benoît XVI qui en fait une théorie qu'il dénonce en de multiples occasions : « *Les chrétiens doivent dire non à la théorie du genre* » (19/01/2013). Celle-ci serait de nature à détruire la famille. La polémique a pris une actualité inattendue en France lors de l'introduction de la notion de genre dans les manuels scolaires et à nouveau au moment du vote sur la loi permettant le mariage à des couples de même sexe.

Il n'était pas possible que deux groupes comme *Femmes et Hommes, Égalité, Droits et Libertés dans les Églises et la Société* (FHEDLES) et *David et Jonathan*, groupe d'homosexuels chrétiens, qui travaillent sur cette notion de genre depuis des années, ne s'expriment pas à cette occasion.

Mais de quoi s'agit-il quand on parle de genre ? Pourquoi tant de peur ? Pourquoi tant de haine ? Anthony Favier et Marie-Thérèse van Lunen-Chenu, chacun-chacune avec sa sensibilité, son âge et sa propre compétence montrent l'usage qui est fait de cette notion, les ouvertures qu'elle apporte et les limites qu'elle comporte, les détournements de sens dont elle est l'objet, les combats qu'elle engendre. Entre ces études sérieuses, la colère et l'humour de Christine Pedotti font l'effet d'un bon coup de balai. La biologiste Béatrice Cavallié nous introduit à la complexité de la nature, pas si « naturelle » que l'on pensait. Quant aux droits de l'Homme, être humain, que disent-ils des préjugés sur l'homosexualité ?

Après cette diversité d'approches du genre, lorsqu'il est question d'homme et de femme, les croyants réinterrogent la Bible et notamment ses premiers chapitres, relatifs à leur création. La Bible n'est-elle pas porteuse d'éléments « naturels » fondamentaux, de références ultimes ? Certes, mais à condition de bien lire celle-ci. JT nous introduit à une lecture libératrice de la destinée humaine. À son tour, Gonzague Jobbé-Duval regarde ce qu'il en est de l'homosexualité dans la Bible et il pointe ce qui est vraiment en cause : l'homosexuel est un être efféminé donc amoindri. Marie Bougnet a imaginé un dialogue où les anthropologies se heurtent ; l'anthropologie tirée de la Bible résiste difficilement à celles de l'ethnologie et de la psychanalyse.

Une dernière partie est intitulée « Aux frontières du genre », pourquoi ? Elle commence par des témoignages qui, certes, sont minoritaires, mais qui

parlent de la réalité « transgenre », où l'on navigue de l'un à l'autre, d'une façon qui peut choquer, mais qui fait la trame de certaines existences, qu'il ne nous appartient pas de juger. Ce n'est pas parce que les témoignages recueillis émanent d'une petite minorité qu'il ne faut pas les entendre et comprendre la souffrance, mais aussi le bonheur et la foi, dont ils sont porteurs. Ils nous aident, de façon brutale peut-être, à dépasser la clôture du genre.

Alice Gombault n'hésite pas à affronter ce qui se situe au cœur du débat, à savoir le constructivisme, toujours associé au genre par Benoît XVI. Elle ne se contente pas de réhabiliter cette philosophie ancienne, mais donne des clés de compréhension sur la façon dont chaque être humain se débrouille avec son genre et « bricole », au sens noble du mot, son identité.

Et puis, pour finir c'est l'étonnante théologie du Jésus Queer par le pasteur Stéphane Lavignotte apportant un éclairage inattendu sur la personne du Christ qu'il fait sortir de nos représentations trop conventionnelles, bien au-delà du genre.

Alice Gombault

Théorie du genre et études de genre

Il n'est pas impropre de parler de théorie pour parler d'une modélisation dans les sciences sociales. Néanmoins l'expression « théorie du genre » ou « théorie du gender » voire « gender » tout court pose problème sur bien des points : elle joue de l'ambiguïté en français avec le terme théorique qui renvoie à ce qui n'est ni empirique ni démontré, et le terme singulier laisse à penser qu'il s'agit d'un système intellectuel ou d'une idéologie unifiée, ce qui est loin d'être le cas tant les études de genre sont un monde vaste et complexe où les désaccords sont nombreux et multiples. « Théorie du genre » est plutôt **un label utilisé par les détracteurs des recherches sur le genre qui veulent laisser entendre qu'il existerait un corpus idéologique homogène et militant. C'est aussi l'avis de la sociologue Laure Bereni qui poursuit :** « *Or le champ des études de genre traverse de multiples disciplines, inclut des sous-champs de recherches variés et renvoie à des options méthodologiques et théoriques multiples* ». Un politiste, Romain Carnac, a pu également parler d'un processus d'unification à l'œuvre actuellement dans le catholicisme pour faire du genre un ennemi intellectuellement cohérent : « *D'un faisceau de réflexions et de positionnements extrêmement pluriels par leur nature (scientifique ou militant) et par leur contenu, le discours catholique s'efforce donc de faire un tout homogène* ».

Anthony Favier

Pour une approche chrétienne du genre

Quelle est la signification de mon corps ? Quelle part prend-t-il dans la définition de ce que je suis ? Pourquoi les différences physiques ? Comment dois-je comprendre mon désir et celui des autres ? Il s'agit de questions cruciales qui affectent autant nos sociétés que les groupes religieux qui s'y insèrent. La tradition chrétienne a longtemps eu deux notions pertinentes et efficaces pour comprendre l'identité, la différence des sexes et les désirs : la création et la vocation. Dans son élan créateur, et la Genèse a une place importante dans cette compréhension, Dieu nous crée sexué dans un vis-à-vis originel, indépassable et riche de sens, avec l'autre sexe. Mais loin de nous enfermer dans le mâle ou le femelle, Dieu nous appelle également à devenir des hommes et des femmes et à accomplir ainsi notre vocation. Cette dernière est l'endroit où pourrait idéalement se rejoindre la liberté humaine et sa volonté qui reste fondamentalement l'attention pour les autres et les plus petits de nos frères et sœurs. Dans cette tension entre création et vocation, différents états de vie vous comme donnant une signification particulière au sexe (la vie religieuse ou

sacerdotale) ou à la différence des sexes (le mariage) doivent contenir les expériences sociales, sexuelles et affectives. Pourtant la compréhension du monde et des sexes autour du pôle création/vocation, si elle est loin d'avoir perdu toute sa pertinence, se heurte à bien des problèmes aujourd'hui. Que d'incertitudes pour nous après les combats d'émancipation des femmes des années soixante-dix. Les féministes ont bien montré que ce qu'on faisait tenir sur la création, le sexe pour faire court, que ce qui passait pour naturel, était souvent construit et justifiait surtout la subordination. Bien des antiennes du passé ne sont d'ailleurs plus audibles ni dans les communautés chrétiennes ni dans la société. L'essentialisme peine à se renouveler tant il développe des sermons enfermants peu crédibles sur des femmes complémentaires aux hommes. Il établit également des typologies de traits de caractères, d'attitudes ou de rôles qui, à la réflexion, ne sont pas foncièrement masculin ou féminin mais peut-être plus communément et simplement humains. Des hommes peuvent materner et des femmes avoir de l'autorité. La variété sociale des configurations entre rôle

social et sexe est immense. Elle échappe à tout schéma binaire et simpliste. Que d'incertitudes pour nous également depuis que l'émancipation des minorités sexuelles tend à dire qu'il n'y a pas de continuité évidente entre l'anatomie et les désirs que portent les individus. Dans nos sociétés, hommes et femmes n'apparaissent plus « naturellement » comme les deux pôles du désir amoureux ou érotique. L'attention grandissante, enfin, que l'on porte également à la transidentité, l'inadéquation entre une anatomie et ce que perçoit soi-même une personne, nous montre que ce que l'on exhibe toujours comme naturel est loin de l'être dans bien des situations. D'un autre côté, une approche purement constructiviste effraie encore et à juste titre. Tout n'est-il que construction sociale et rapport de force ? Le corps est-il malléable et ne porte-t-il aucun sens en lui-même ? Faut-il renoncer à toute acceptation de la différence des sexes ?

Les études de genre sont nées à un moment de crise de notre histoire commune, lorsque l'essor de l'individu et la valorisation de l'autonomie, le progrès technique, la maîtrise de la fécondité, au premier chef, et l'émancipation des femmes, puis des minorités sexuelles, ont révélé les limites d'une pensée aux accents trop rapidement naturalistes et différentialistes. Le courant des études de genre, bien représenté aujourd'hui dans les différents milieux intellectuels, a ainsi proposé une nouvelle voie. Il propose une démarche de réflexion sur les identités sexuées et sexuelles, répertorie ce qui définit le masculin et le

féminin dans différents lieux et à différentes époques et s'interroge sur la manière dont les normes se reproduisent jusqu'au point de paraître naturelles et potentiellement sources d'injustice.

Comment le recevoir dans un cadre de pensée chrétien ? Quelle place pour une éthique chrétienne du genre ? Les études de genre appellent à un questionnement qui peut être déstabilisant voire inquiétant car elles ébranlent l'éthique et la doctrine traditionnelles. On peut les refuser, les rejeter, les combattre ou bien les voir comme une chance pour penser une pratique de l'Évangile à notre époque. Dans les années soixante-dix, des théologiens étaient prêts à voir les éléments les plus déstabilisants des savoirs contemporains d'alors comme positifs voire comme autant de chances pour renouveler notre compréhension de la foi et de son intelligence. Faut-il réhabiliter cette méthode ? Plus concrètement, les outils d'élucidation de la condition humaine qu'offrent les études de genre peuvent-ils être intéressants ? Ne nous montrent-elles pas combien, avant de tout miser sur la différence des sexes, il faut accepter également son devenir dans une histoire ?

Pourquoi y a-t-il une vivace opposition chrétienne au concept de genre ?

L'année 2011 fut marquée par une polémique d'une rare intensité dans le milieu scolaire. Elle surgit à l'occasion de la révision d'un programme de biologie pour les classes de premières. Le Secrétariat National de l'Enseignement catholique puis la Conférence des Évêques

catholiques français se sont émus de l'introduction de la « *théorie du genre* » dans les nouveaux manuels produits par les éditeurs scolaires. Ils ont appelé les professeurs et les parents d'élèves à la plus grande vigilance. À leurs yeux les nouveaux ouvrages auraient été contaminés par une idéologie cherchant à subvertir les savoirs biologiques en matière de différence des sexes et sexualité. Cette dernière cautionnerait une approche trop compréhensive des comportements homosexuels et de la transidentité. Un champ d'études relevant d'habitude du cadre plus confidentiel et feutré des débats d'idées académiques s'est ainsi retrouvé sur le devant de la scène publique et médiatique, suscitant des articles de presse, des émissions de télé et de radio voire des questions publiques au gouvernement de la part de députés. Du côté des chrétiens, même des milieux plus ouverts, très peu de réactions positives, la gêne et la méconnaissance semblant l'emporter sur la compréhension des études de genre.

Cette opposition de l'institution catholique aux études de genre est, rappelons-le, plus ancienne et a déjà une histoire. Cette dernière prend surtout pour cadre les instances internationales de l'ONU et de l'Europe. En 1995, lors de la Conférence mondiale sur les femmes à Beijing, le terme « genre » entre dans les documents de travail et le programme d'action final. La notion de genre apparaît alors comme le meilleur moyen d'approcher de manière dynamique la question de la condition féminine. Avec une approche par le genre, il ne

s'agit plus seulement d'un problème qui ne concerne que les femmes mais qui s'insère dans une réflexion plus générale sur la répartition sociale des activités ainsi que les rôles historiquement construits qui assignent des places aux femmes et aux hommes. Le Saint-Siège réagit pourtant vivement : « *l'existence d'une certaine diversité des rôles n'est nullement préjudiciable aux femmes, pourvu que cette diversité n'ait pas été imposée arbitrairement mais soit l'expression de ce qui est propre à la nature d'homme ou de femme* » (Rapport de la quatrième conférence mondiale sur les femmes, New York, Nations-Unies, 1996, p. 173). Au même moment, l'Église catholique romaine rappelle que le choix d'hommes par le Christ pour être ses apôtres n'est pas lié à un conditionnement social ou à un contexte historique et géographique particulier. Ce choix révèle bien quelque chose de la foi déposé dans la nature humaine qui ne pourrait être remis en cause. Le ministère sacerdotal masculin ne peut être vu comme un rôle socialement hérité aux yeux de Rome et on comprend bien que le concept de genre inquiète dans le sens où il appelle justement à interroger la différence des sexes et les évidences de la nature.

L'idée proprement catholique qu'il existe un complot idéologique cherchant à s'opposer à la famille traditionnelle et dont la théorie du genre serait le cheval de Troie qu'il faut combattre remonte clairement aux années quatre-vingt. Elle n'a eu de cesse de se renforcer depuis. Issue des milieux de réflexion sur les droits humains, la notion d' « *identité*

de genre » émerge au début des années 2000. Définie comme « *faisant référence à l'expérience intime et personnelle de son genre profondément vécue par chacun, qu'elle corresponde ou non au sexe assigné à la naissance, y compris la conscience personnelle du corps qui peut impliquer, si consentie librement, une modification de l'apparence ou des fonctions corporelles par des moyens médicaux, chirurgicaux ou autres* », l'identité de genre comme concept juridique tendrait à intégrer dans la protection juridique à laquelle a le droit un citoyen non seulement l'orientation sexuelle mais également la transidentité dans ses différentes dimensions : du travestissement à la modification chirurgicale. Dans les chemins propres du droit pris par nos sociétés, homophobie et transphobie tendraient à devenir des motifs aggravants de discrimination ou de diffamation à l'instar du racisme. Cette notion d'identité de genre a été transposée en droit européen dans le rapport d'Andreas Gross adopté par l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe au printemps 2010. Intitulé *Discrimination sur la base de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre*, il a été vertement critiqué par les nonces et des organisations familiales catholiques. Deux intelligences du monde contemporain entrent de plus en plus en confrontation. L'une classique selon laquelle il existe des normes naturelles qui ne relèvent pas du périmètre du droit, ne sont pas négociables et ne peuvent donc pas être changées : il s'agit principalement aujourd'hui pour l'institution catholique des droits des individus à maîtriser leur

fécondité ou aux personnes de même sexe à accéder au mariage. L'autre, une nouvelle vision du corps et de l'intime où des règles, si elles sont démocratiquement élaborées et acceptées, peuvent évoluer.

Si le genre des sociétés change, que les activités et les attendus sociaux se redistribuent entre hommes et femmes, que les jugements éthiques se déplacent devant certains comportements, cela veut-il pour autant dire que tout se vaut, que cela est juste et qu'il n'y a plus aucun critère de valeur à avoir devant l'évolution de nos sociétés ? Aujourd'hui, nous pouvons prendre comme critères importants ceux de l'humanisme et le développement des droits humains : l'égalité, la dignité, la réciprocité et le respect de l'autonomie de chacun-e. Ces derniers restent fortement compatibles avec l'Évangile. Le Réseau Européen Églises et Libertés dont font partie les réseaux du Parvis et FHEDLES a ainsi soutenu le rapport Andreas Gross au nom de son attachement inaliénable aux droits des personnes homosexuelles ou transidentitaires à être protégées et acceptées dans la société.

Peut-on dénaturaliser l'approche de la sexualité humaine ?

Pendant longtemps, l'appréhension sociale et intellectuelle de la sexualité est en effet passée par le prisme du genre. Ce qui définissait un homme et une femme, c'était également et indissolublement l'exercice exclusif d'une sexualité hétérosexuelle. Au XIX^{ème} siècle, chez Proust, les homosexuels masculins sont encore

vus comme des personnes chez qui une âme de femme est prisonnière d'un corps masculin. Sexe, genre et sexualité ne sont pas conceptuellement séparés. Les trois coïncident même très bien dans ce qu'on désigne encore un sexe, fort ou faible, beau ou viril, et tout écart aux normes de son sexe est vu comme subversif ou pathologique, comme un désordre qu'il faut nécessairement combattre ou juguler car « *contre-nature* ». La psychanalyse freudienne, sûrement encore

prégnante aujourd'hui dans notre façon de penser, ne dépasse pas ce cadre, elle lie fortement la différence des sexes à la différence des générations, ainsi l'attirance pour l'autre sexe à la maturité psychique. On

ne pourrait passer à l'une que par l'autre, on ne pourrait s'accomplir comme homme et femme que par l'affectivité et la sexualité avec une personne d'un autre sexe. Si l'approche naturaliste de la sexualité a été longtemps la nôtre ici en Occident, il n'est pourtant pas dit qu'elle englobe la variété des groupes humains ou des situations historiques ; c'est aussi sûrement là l'apport majeur des études de

genre. Elles nous révèlent que des configurations sociales sexe/genre laissent une place à des pratiques homosexuelles, des travestissements rituels ou des organisations sociales de comportements sexuels non reproductifs. Il existe aussi des sociétés passées, comme dans la Grèce Antique, où ce n'est pas la différence des sexes qui organise la sexualité mais la façon de gérer le plaisir ainsi qu'une morale du contrôle de soi. Les débats actuels autour de l'ou-



Photo rt69 on flickr.com (source : wikimedia)

verture du mariage aux personnes de même sexe donnent souvent lieu à des condamnations de l'homosexualité qui s'appuient sur des fausses évidences naturalistes : « *c'est contre nature !* », des anthropologies péremptoires : « *hors du couple homme-femme, rien de bon !* » et des psychologies catégoriques : « *les homosexuels sont immatures !* » et bien peu sur l'Évangile finalement. Et pour cause ! On serait sûrement bien en peine

d'y trouver un élément explicite pour réprouver moralement l'homosexualité. Le Christ n'est pas venu pour donner des fondements anthropologiques aux sociétés humaines mais pour appeler chacun à la conversion, à vivre en accord avec Dieu, à rendre plus juste son désir et à renoncer à une certaine forme de convoitise¹. Pourquoi l'objet d'un désir serait-il le critère supérieur au processus d'humanisation qui peut toucher ce désir ? Quelle place donner aux nouvelles revendications identitaires des minorités sexuelles dans la société et dans les communautés chrétiennes ? Cette impérieuse question ne se résoudra sûrement pas par une réhabilitation artificielle de l'anthropologie passée.

Le genre comme moyen de comprendre ceux et celles qu'on subordonne

L'intuition d'une nature qui cache un construit culturel fonde un enjeu éthique d'émancipation dont bien des aspects peuvent être vus comme chrétiens. On connaît tou-te-s le mot du philosophe Blaise Pascal : la culture cette seconde nature. Des traits pris comme évidents et naturels peuvent être le fruit d'une acculturation progressive, si évidente, qu'on les naturalise en retour. Le sociologue Pierre Bourdieu, avec son concept d'habitus, avait dit quelque chose d'un peu similaire : la société produit dans le même mouvement de l'évidence et de la hiérarchie. S'il y a une norme il y a en effet pouvoir et un enjeu de libération.

Dans les études de genre, il y a même très peu au final de toute-puissance de l'individu mais une petitesse somme

toute très évangélique. On n'endosse pas un genre comme un costume au théâtre, selon son bon plaisir et son caprice du moment, et même chez une philosophe, sûrement à tort très décriée comme Judith Butler, avant d'être un sujet libre on est déjà produit sujet par d'autres. Dans l'évidence d'un regard, par la répétition d'un geste, par l'incorporation longue, permanente et répétée d'un geste ou d'une posture, le sujet est produit avant même d'en prendre conscience et de composer éventuellement avec. Le fait même que des expressions comme « femme virile » ou « homme efféminé » existent dans notre langue témoigne de la faiblesse d'une pensée qui s'arrêterait à l'évidence naturelle des sexes. Si nous n'étions vraiment que mâle ou femelle, il n'y aurait de féminin ni de masculin. C'est là que les études de genre nous invitent à réfléchir selon un modèle beaucoup plus déstabilisant : personne ne s'accomplit véritablement dans son genre, chacun reste en-deçà du « masculin » et du « féminin », dont on serait bien en peine de donner une définition simple et arrêtée. Nous sommes tous dans une performance de genre plus ou moins consciente, plus ou moins aliénante, et plus ou moins satisfaisante pour nous-mêmes et les autres.

Une approche par le genre permet en effet de placer sa compréhension du côté de ceux qui souffrent de la nature pour conforter un rapport de pouvoirs déjà existant et bien souvent ininterrogeable : femmes, minorités sexuelles, personnes qui relèvent des « subjectivités subal-

ternes »² et ne sont pas l'étalon des discours sur la société. En cela, études de genre et théologie de la libération concorderaient sur leurs objectifs : se mettre du côté de ceux qui ne sont pas qualifiés pour produire les règles qui les dominent. Il y a une évidence du pouvoir qui se naturalise et permet de disqualifier ceux et celles qui ne s'y conforment pas. Les groupes religieux ne sont-ils pas eux-mêmes dans les mêmes logiques de contrôle des déviances de genre ? Lorsqu'un magistère masculin affirme que les femmes doivent être tenues à l'écart des ministères, ne neutralise-t-on pas la parole des premières intéressées à mettre des mots sur une vocation ? Lorsqu'on appelle actuellement les sœurs américaines de la *Leadership of Women Religious Conference* à adopter une posture plus conforme à la dignité de leur sexe, c'est-à-dire la modestie et la non remise en cause des normes pastorales ou des écrits doctrinaux produits par des hommes, que dit-on en sous-main du genre féminin catholique ? Comment cette situation nous éclaire-t-elle sur l'exercice de l'autorité du masculin sacerdotal ?

On pourrait avancer que le terrain social, l'égalité homme-femme, la lutte contre les discriminations dont sont encore victimes les minorités sexuelles, constitue beaucoup moins l'enjeu d'une théologie de la libération que le terrain social des rapports socio-économiques Nord-Sud ou de la lutte contre la précarité qui affectent nos sociétés occidentales. Outre qu'il n'est pas vraiment établi que les logiques d'exclusion diffèrent véritablement, quand elles ne se cumulent pas

parfois (pensons particulièrement aux femmes des pays en développement), il est intéressant de noter aujourd'hui que les communautés les plus avancées sur la pastorale des minorités sexuelles sont aussi celles souvent les plus sensibles aux questions économiques. Elles ne développent pas tant un appel à constituer des « gay churches » que des lieux de partage « inclusifs ». Saint-Merry ou le temple de la Maison Verte à Paris, qui se présente comme « une coalition de minoritaires », de nombreux lieux sûrement dans les régions, se veulent ainsi ouverts aux personnes autant en situation de marginalités socio-économique ou socio-culturelle qu'issus des minorités sexuelles. Comment tenir la corde entre une reconnaissance de chacun dans sa spécificité et sa souffrance propre et le maintien de groupes ouverts à tou-te-s ? Comment faire entrer ce questionnement dans nos communautés ?

Inclusivité

On appelle inclusivité le fait d'impliquer tous les individus à la vie d'un groupe ou d'une communauté sans discrimination liée au genre, à l'orientation sexuelle et aux diverses appartenances ethniques ou socio-culturelles. À Paris, la Maison Verte, lieu communautaire animé par la Fraternité de la Mission Populaire Évangélique, a défini son projet pastoral autour de cette notion et s'insère dans un réseau chrétien inclusif.

N'ayons pas peur du genre !

Dans une revue de théologie morale, le frère dominicain Laurent Lemoine se

demande si au final la peur des études de genre n'était pas un peu un « pétard mouillé » : « d'aucuns présentent les gender studies comme une idéologie historiquement aussi dangereuse que le marxisme ! Est-ce jouer les Cassandre que de le prétendre ? (...) De fait la galaxie du gender propose aux aventuriers un voyage indéfini fait de permanentes déconstructions socio-culturelles de soi (...) qui n'est pas sans écueils mais qui ne mène pas nécessairement au naufrage ». Sans pour autant souscrire à un optimisme béat à leur égard, il se demande si les études de genre ne peuvent pas nous aider à comprendre comment le sujet parle de lui-même et produit son identité à l'instar des personnages de l'Évangile : « comme Zachée, la femme adultère, le jeune homme riche, l'aveugle-né sont des individus à l'identité inachevée, errante qui se cherche, qui a besoin de se dire, d'être parlée à quelqu'un, Jésus en l'occurrence, qui les aide à atteindre la vérité d'eux-mêmes qu'ils possèdent sans le savoir malgré les voies sans issue empruntées jusqu'alors. Jésus est plutôt discret en matière d'éthique sexuelle. Cela a été maintes fois souligné. Elle [la galaxie du gender] met d'abord l'accent sur la recherche de vérité (...) Elle place la quête de soi, la quête d'identité sur une toile de fond très vaste dont la sexualité, pour être importante, n'est qu'un aspect, pas un détail bien sûr mais un aspect. Jésus a conduit un groupe minoritaire qui s'est

constitué à sa suite sur la base d'une subversion identitaire de ses membres qui ont quitté leur foyer, leur mode de vie, leurs repères sociaux, éthiques et culturels. La subversion éthique apportée par Jésus conduisait à affirmer dans sa vie ceci (...) " le sabbat est fait pour l'homme et non l'homme pour le sabbat " ».

Anthony Favier

¹Voir La sainteté pour tous, billet du blog Baroque et fatigué, 4 octobre 2012.

²Selon l'expression de la philosophe Gayatri Chakravorty Spivak.

Références bibliographiques

- Céline Béraud (février 2011) : *Quand les questions de genre travaillent le catholicisme*, *Études*, 414/2, pp. 211-221
- Laure Bereni, Sébastien Chauvin et Alexandre Jaunait (2008) : *Introduction aux gender studies*, Bruxelles, De Boeck, 247 p.
- Éric Fassin (2010) : « Les forêts tropicales du mariage hétérosexuel, loi naturelle et lois de la nature dans la théologie actuelle du Vatican », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n°261, pp. 201-202
- Laurent Lemoine (2011) : « Questions nouvelles par les identités sexuelles d'aujourd'hui », *Revue d'éthique et de théologie morale*, n°263, pp. 9-29.

Question de genre, le ridicule nous tuera !

Photo Claude Bonnel Pedotti



La « bataille du genre » continue, les responsables catholiques font chorus avec les responsables de la droite populaire et les chrétiens évangéliques fondamentalistes, étrange nouvelle ligue de vertu ! Christine Pedotti pique une grosse colère... Ici, elle tient à préciser qu'elle parle en son nom.

Allez, remettez-nous une petite rasade de crise antimoderniste, le ridicule nous tue, mais on s'en fiche !

Je m'explique ! Une fois encore, avec la question du « genre », le catholicisme « officiel », celui qui parle par la bouche de Rome, des évêques et de leurs experts appointés est parti en guerre, tel Don Quichotte, contre un énième moulin à vent. Parce que les précédents ne leur ont pas suffi, voyez-vous ! Après avoir voulu nous faire croire que la Terre était plate, et surtout qu'elle ne tournait pas autour du soleil, après avoir rompu des lances pour essayer de nier l'évolution des espèces et maintenir *mordicus* que le monde avait été créé en 6 jours, après avoir fulminé contre Freud et ses épigones qui prétendaient que les êtres humains avaient un inconscient sur lequel il leur était bien difficile d'avoir prise, et qui souvent ne nous voulait guère de bien (citation de Lacan : « *Notre inconscient ne nous veut pas de bien* »), après avoir mené une bataille stupide pour défendre le monogénisme afin de préserver la fiction d'un premier couple humain commettant un « péché originel », après avoir tenté d'interdire aux

époux honnêtement mariés de décider (décider, ouh l'horrible mot !) d'avoir des enfants quand ils le jugeaient souhaitable et dans un nombre qu'ils considéraient raisonnable, au prétexte que les enfants, c'était Dieu qui les donnait (à charge pour les parents de les nourrir et les éduquer !), après avoir finalement permis une « paternité responsable » (la maternité responsable, ces hommes-là ne connaissent pas !) sous la condition que les pratiques conjugales soient contrôlées et mesurées au point que la vie sexuelle d'un couple catholique obéissant ressemble à un jeu sado-maso !, voilà le dernier combat : le genre !

De quoi s'agit-il ?

D'abord de caricaturer les études de genre en les résumant d'une phrase : « *la théorie du genre soutient que l'on peut choisir son sexe* ». Ce qui est faux, mais pourquoi se donner la peine d'être subtil et nuancé ? L'adversaire est une bête à abattre, tous les moyens sont bons ! Ensuite de dire que ce n'est pas bien de vouloir choisir parce qu'on a le sexe que Dieu nous donne (comme les enfants !). Au passage, parce qu'on n'est pas à un mensonge près, on

n'omettra pas de prétendre que les manuels de SVT « *obligent les enseignants à enseigner la théorie du genre* » alors que les manuels en question se contentent d'indiquer que l'identité sexuelle n'est pas seulement biologique. Et pour finir, on conclut que la République, irresponsable et victime des « *lobbies homosexuels* » s'apprête à déformer les esprits des chères têtes blondes. Allons enfants du bon Dieu, le jour de Gloire est arrivé, sus aux programmes de SVT !

Pourquoi tant de haine ?

D'abord, qui sont les « bénéficiaires » des études du genre (études qui s'interrogent sur la façon dont se constitue une identité sexuelle, et qui donc prétendent que la donne biologique n'est qu'un des éléments qui la constituent) ? Les bénéficiaires en sont les femmes et les homosexuels, hommes et femmes. Les unes parce qu'elles ne sont plus assignées à une tâche biologique : reproduire la race humaine ; les autres parce que l'identité sexuelle étant un fait de culture, la leur n'est pas « contre-nature » et donc pas condamnable sur ce critère (et donc pas condamnable du tout). Je n'hésite pas à dire que la parole catholique « officielle » qui s'exprime aujourd'hui contre le « genre » exprime sa haine des femmes « émancipées » et son homophobie. Au fond, une petite caste de mâles glapit : « on n'est pas des gonzesses, on n'est pas des pédés ! », et c'est tout !

Le pire, et c'est là que mon ami Lacan, celui qui dit que « *notre inconscient ne nous veut pas de bien* », vient à mon secours ! Car enfin, qui parle ? Des hommes,

qui ont « choisi » une étrange identité sexuelle, celle « d'eunuques » (pour le Royaume), des hommes qui mélangent allègrement les signes, se baladent en robe, et montrent un très étrange retour d'intérêt pour la dentelle, les broderies et la passementerie. Des hommes qui – bon sang, il fallait bien dire un jour haut et fort ce que tout le monde ecclésiastique sait et cache –, dans une proportion incroyablement supérieure à la norme commune, sont homosexuels, que cette tendance soit latente ou assumée. Quoi, direz-vous ? Combien ? Les patrons de séminaire disent qu'on est passé en 15 ans de la moitié à deux-tiers. Et oui, c'est une sorte de « secret ». Vous savez, un truc que tout le monde sait et commente en privé mais dont personne ne parle en public. Voilà une chose dont l'ami Lacan se délecterait, non ?

Pitié, arrêtons !

Arrêtons ces mensonges ! Et surtout arrêtons d'être des artisans de haine ! Osons regarder les hommes et les femmes dans leur complexité, dans leur merveilleuse complexité et osons regarder cette complexité comme un don. Les êtres humains ne sont pas des bêtes. Leur « nature » est d'être des « êtres de culture ». C'est à ces êtres de culture que Dieu s'adresse, évidemment. Et il ne s'adresse pas à eux pour « redresser » leur sexualité mais pour leur demander « qu'as-tu fais de ton frère ? », « de qui as-tu été le prochain ? ». Nous ne serons pas jugés sur « qui nous avons aimé » mais sur « comment avons-nous aimé ».

Christine Pedotti

L'Humain, de sexe et de genre, de genre et de sexe

Sexe

Depuis longtemps on parlait seulement du *sexe*. Il résumait tout ce que pouvaient revendiquer « naturellement » les hommes et ce qui, très complémentairement, marquait les femmes, satellisées par leur aptitude admirable à mettre au monde, nourrir, soigner et élever les enfants des hommes.

Se déclamaient bien quelques chapitres à part : tant les femmes étaient belles, arrangées et arrangeantes qu'il fallait bien louer ce « beau sexe ». Tant les hommes les évoquaient avec délice et les mères avec crainte pour avertir leur fille, et les clercs avec emphase pour conjurer la faute, qu'il fallait bien parler aussi, mais à mots couverts, des dangereux mais délectables plaisirs du sexe ! Les compagnies masculines poursuivaient à huis clos par des grossièretés salaces.

On croyait donc connaître le sexe suffisamment, l'avoir cadré et mis en mots et si l'on acceptait, au fur et à mesure, les apports spécifiques des sciences modernes, c'était sous la condition qu'elles ne remettaient pas tout l'édifice en cause...

Des voix alternatives ? Il y en eut depuis toujours, ces sentences révoltées ou prophétiques, ces analyses de femmes - et d'hommes aussi selon la belle tradition

du féminisme français - et même des critiques systémiques démontant déjà les rouages du pouvoir. Je ne retiendrai que celle-ci pour preuve : en 1902, Charles-Marie Turgeon résumait :

« La femme, victime de la loi de l'homme qui lui commande l'obéissance, victime de la religion qui lui prêche la résignation, victime de la société qui l'entretient dans la servitude » (Le féminisme français).

Les critiques de genre aujourd'hui leur succèdent, les complètent mais n'ont pas tout inventé !

Genre/gender

Il me faut l'avouer, je n'aime pas le mot genre tel qu'on nous l'a fourgué, mal traduit en sa forme francophone : il vient me troubler l'unité du genre humain, et les gens simples et sensés ne le comprennent pas non plus...

Genre, mot venu d'ailleurs pour un concept qu'il ne traduit pas spontanément, mot connu bien sûr mais que des gens « d'en haut », des spécialistes, des scientifiques, et de plus venus de l'étranger pour combler nos retards, viennent détourner en l'appliquant en un sens nouveau alors qu'il en portait déjà beaucoup d'autres dont nous étions familiers... Pour des générations, le *genre* évoque ces nombreuses classifica-

tions par lesquelles on nous initiait au vaste monde. Il nous apprenait tout ce qu'il fallait définir, cataloguer et ranger : sciences utiles ou futiles, herbiers, pierres, papillons et grosses bêtes, art, littérature et manufacture, sans compter les allures des gens qu'on aurait intérêt à savoir juger au premier coup d'œil selon leur bon ou mauvais genre... Pourtant sous des poussées convergentes - critiques féministes, sciences sociales, manifestations de plus en plus vives des personnes qui ne se reconnaissent ni dans les modèles d'hétérosexualité ni dans ceux traditionnels de virilité ou féminité - il fallait bien convenir que le concept « sexe » était devenu un poncif trop étroit. La classification *sexe* craquait. En partie dépassée, débordée, pour s'être contentée d'opposer, en binaire, les identités masculines et féminines ; pour avoir confondu identités sexuées et préférences sexuelles ; pour avoir inscrit sous le sceau d'une « loi naturelle » et immuable les rapports entre hommes et femmes pour toutes les sociétés et pour tous les temps...

« *Gender* », le genre - puisque les universités françaises comme les instances internationales l'ont accepté ainsi -, se fait apprécier tel un outil nouveau : plus global, socialement mieux adapté, il n'isole plus le privé du social, il affranchit le sexe d'une multitude de préjugés calcifiés par leur longue histoire, ainsi que de son aura de sacralité « naturelle » et intemporelle. Le genre se révèle apte à démontrer par des analyses plus systématiques que nos rapports de sexe

sont socialement construits sous le joug particulier du pouvoir masculin qui marque nos sociétés androcentrées.

Il serait fou de nier la réalité du pouvoir masculin. On a beau repérer qu'il est devenu caduc, moralement intolérable, offensant la justice et le bon sens, il reste opérant avec ses relais bien en place : économiques, politiques, symboliques, langagiers... Pourtant ne cible-t-on pas trop étroitement l'attention sur lui seul ? Car il y aurait aussi beaucoup à creuser sur les effets conjugués de l'aménagement pervers des deux pouvoirs masculins et féminins, cependant que la communauté scientifique, à majorité masculine, pas plus que les femmes elles-mêmes, n'aime se pencher sur la réalité complexe de cet exercice aménagé dans le partage clos des sexes, de leurs territoires, privilèges et rôles.

Mais des impératifs, des inductions, des propositions, des capacités et des limites de chacun des sexes, que savons-nous réellement et complètement ? Les spécialistes sont loin d'être tous d'accord et reconnaissent avoir encore beaucoup à découvrir.

Sexuation

Enfin, aurait-on tendance à l'oublier ? : Le genre n'existe pas sans le donné initial du *sexe*. Et pourtant là aussi les mots nous trahissent : que veut dire initial ? Même chez l'enfant en train de naître, le sexe ne se présente pas comme une nature inviolée que la culture aurait épargnée. Le sexe, un donné fondamental plutôt et qui ne se laisse pas toujours découvrir et gérer facilement...

Pourquoi je fête le sexe ? Parce que nous le recevons, transmis à parts égales par un patrimoine et un matrimoine génétique singulier, les lois de cet héritage s'opposant jusqu'à présent au rêve insensé et mortifère du clonage... Au fond, bêtement dit : toute personne est invitée à se reconnaître à la fois comme fruit et semence d'une sexuaction !

Parce que nous appartenons au monde des vivants avec cette dimension bien particulière d'une sexuaction en mode de relation d'altérité : indépendamment de nos choix en matière d'identité et de pratique sexuelles, le sexe d'en face requiert d'être élu comme Autre et partenaire et c'est par son assentiment que l'on reçoit, reconnaît, accepte et aime sa propre particularité sexuelle. En cela l'autre sexe peut apparaître « privilégié » mais c'était un tort de croire que l'altérité sexuelle n'était accessible que sur le mode de l'hétérosexualité.

La sexuaction est fondamentale et englobante, elle permet d'ajuster les choix personnels hétéro ou homosexuels, trans- et bisexuels (LGTB).

Héritage précieux enfin puisque l'Humain est un être sexuellement social et que sa sexuaction n'a jamais cessé et ne cesse pas aujourd'hui de faire sens au-delà des réalités sociales.

Sans doute, notre génération de culture chrétienne a-t-elle investi la sexuaction - et la sexualité - sur un mode trop sacré, d'où les raidissements et peurs devant des ajustements modernes - des dévoilements commodes - dont on craint qu'ils ne parviennent à faire taire l'émerveil-

lement, l'émotion et ce sens jamais clos de la sexualité humaine.

Sexes genrés et genre sexué...

Pour reconnaître le dynamisme propre de l'interpénétration de ce qui est sexe et de ce que nous en performons en genre, faudrait-il parler plutôt de *sexes genrés* et de *genre sexué* ? Vieille histoire, débat sans fin que cette dialectique nature et culture... Je regrette que la mauvaise compréhension ou le refus systématique de la nouvelle donnée du genre serve la mauvaise cause d'une opposition renouvelée, entre culture et nature ; opposition de crainte devant tout ce qui nous vient des sciences humaines ; opposition bornée que l'on pense à tort être respectueuse de la religion... Mais je me réjouis par contre que les analyses de genre rencontrent aussi leurs limites et ne puissent prétendre cerner une fois pour toutes l'interpénétration insécable des « données de sexe » et de ce que nous n'avons pas fini d'en découvrir, d'en penser, d'en gérer, d'en performer ! Il n'est rien d'étonnant à ce qu'une telle différence/ressemblance des sexes soit toujours en tension, jamais quantifiée, qu'elle impose ses émotions, ses peurs, ses désirs, ses manques et ses ressentiments et qu'elle ait été plus que toute autre réalité vitale mise en raisons, en ordres et en mots !

L'ennui, c'est que les mots, même trop étroits, restent pesants...

En mettant en évidence le poids des mots, les analyses de genre posent l'accent sur les abus des pouvoirs en place, sur les justifications trompeuses

*En mettant en évidence
le poids des mots,
les analyses de genre
posent l'accent sur
les abus des pouvoirs
en place, sur les
justifications trompeuses
qu'ils donnent
aux discriminations,
aux mises à part et mises
en carte. ONT ÉTÉ
CONFONDUES MAJORITÉ
ET NORME ; MINORITÉ
ET ANORMALITÉ.
ET EN EXCLUANT LES FEMMES
EN TANT QUE SUJETS À PART
ENTIÈRE, LA RELIGION A
SACRALISÉ LE SEXE MASCULIN.*

qu'ils donnent aux discriminations, aux mises à part et mises en carte... Ces dernières décennies, elles nous ont révélé la charge odieuse de l'opprobre porté sur certaines communautés et personnes classées « hors-norme » : minorité ne devrait pas recevoir de connotation morale négative. Nous avons confondu majorité et norme ; minorité et anormalité.

Insupportables ces mots, ces sentences que l'on prête à un Dieu qui aurait imposé la loi d'une primauté masculine... et plus insupportables encore les mots qui prétendent dire par l'unique voix des hommes « le plan de Dieu sur la vocation de la Femme » et décider ce qu'elle serait « destinée » ou non à accomplir. Ils vont de pair avec un pouvoir clérical et parfois politique ; et sont devenus révoltants à entendre pour de nombreuses femmes croyantes et pour d'autres communautés. Enfin, n'ignorons pas non plus qu'en ce qui touche la sexualité, notre morale traditionnelle s'est faite encore plus bornée que dans d'autres domaines...

Parité sexuée

La parité nouvelle entre les sexes est symptomatique des transformations sociales inexorables qui touchent à la fois nos rapports sociaux et notre rapport au monde présent et futur.

Elle a débuté, cette parité, sous la forme qu'on pouvait croire indirecte de déclarations solennelles prohibant la discrimination de sexe : Déclaration des Droits de l'Homme ainsi que ses multiples reprises et soutiens devant

les Nations-Unies et autres instances internationales. Différentes déclarations solennelles de l'Église catholique (Concile, pape à la tribune des Nations-Unies, etc.) y étaient parallèles, en termes identiques, tandis qu'elles s'inscrivaient dans une théologie nouvelle des *Signes des Temps* et que se précisait la formule déclarant toute discrimination « contraire au dessein de Dieu ». Persistait encore ainsi la forte cohérence qui régnait depuis si longtemps entre les principes chrétiens évangéliques et les dispositions de la société civile.

Puis nous avons assisté ces deux dernières décennies à la phase plus délibérément positive des aménagements légaux et des dispositions sociales qui cherchent à installer et garantir la parité homme-femmes dans différents domaines politiques et sociaux. Dispositions qui ne sont pas suivies d'effets miraculeux - loin s'en faut ! - mais dont l'impact à la fois volontariste, réaliste et éminemment symbolique sanctionne, malgré ses heurts et retours en arrière, un changement définitif des mœurs en matière de rapports entre les femmes et les hommes.

Pourtant, si l'on note la cohérence de principes et de valeurs entre la société civile et certaines religions chrétiennes, il faut immédiatement relever l'exception dont se prévaut la religion catholique romaine : certes, les principes demeurent mais ils sont sans effets sur la conception et l'organisation masculines des ministères, du cléricisme, du gouvernement et de l'enseignement institutionnels, de plus en plus dépha-

sés et contredits. L'exception romaine ne vient pas seulement contredire les références et les mœurs de parité de la société civile mais celles qui ne cessent de s'affirmer et mûrir au sein des communautés chrétiennes, quand la mixité et le partenariat servent les champs divers de l'entraide, de la solidarité, de la pastorale, d'une nouvelle prise de conscience écologique ainsi que d'une nouvelle prise de parole, jusqu'à ces expressions alternatives qui font fi des directives romaines. Ainsi, si le message du christianisme se retrouve dans les dispositions civiles de la parité, l'institution ecclésiale y trouve au contraire matière à être de plus en plus déphasée, critiquée, abandonnée...

Dans nos sociétés, mais bien plus largement déjà ailleurs aussi, l'assentiment pour une parité sexuée s'impose finalement de soi par la cohérence indiscutable des dispositions légales et des valeurs éthiques. Elle s'expérimente aussi déjà par des applications réalistes nouvelles et développe ses espérances en matière de justice, de cohésion sociale, de développement et de survie mondiale.

C'est là une phase nouvelle et sans retour de la civilisation. Elle rend caduc peu à peu, mais inexorablement, patriarcat et androcentrisme.

Elle ne connaît encore que les beaux qualificatifs de partenaire et paritaire tandis qu'elle habilite l'Humanisme d'une portée genrée, adelphique, nouvelle.

Marie-Thérèse van Lunen Chenu

Le regard de la biologie

Entretien avec Béatrice Cavallié

Béatrice Cavallié est professeure agrégée de sciences de la vie et de la Terre au lycée du Parc à Lyon. En marge d'une table ronde sur le genre organisée par les dominicains au centre culturel de l'Agora Tête d'or en mai dernier, nous l'interrogeons quant au regard de la biologie sur les questions que posent les études de genre. Même les sciences expérimentales se disent modestes sur ce qu'elles peuvent conclure et appellent à ne pas se fier à des schémas simplistes.

Quand est apparue la différence des sexes dans l'histoire de l'évolution ?

La vie est apparue non sexuée il y a 3,8 milliards d'années. Les bactéries se reproduisaient alors par division. Les unicellulaires, puis les pluricellulaires, évoluent progressivement vers la reproduction sexuée, sûrement parce que cela augmente le brassage génétique et les possibilités d'évolution. Cela reste très récent à l'échelle de l'histoire de la vie sur Terre. La **méiose**, c'est-à-dire la spécialisation de cellules différenciées et complémentaires vers des fonctions reproductrices, a 850 000 millions d'années. Ramenée à l'échelle d'une année, du 1^{er} janvier au 25 octobre, la différence sexuée n'existe pas !

La complémentarité mâle-femelle résume-t-elle l'ensemble des comportements sexuels reproductifs du vivant ?

Pas vraiment. Dans la nature, on trouve toujours une façon asexuée de se reproduire. Par exemple, chez les méduses qui se segmentent. La **parthénogenèse** existe également chez certains animaux comme les lézards à queue de fouet. Les individus naissent tous femelles et s'accouplent uniquement pour stimuler le développement de l'ovule en embryon sans avoir besoin de spermatozoïde. L'**hermaphroditisme** est également une stratégie reproductive. On connaît tous les escargots, ils sont à la fois mâles et femelles même s'ils ont toujours besoin de s'accoupler. Dès que deux individus se rencontrent, ils peuvent s'accoupler, ce qui est intéressant pour des populations qui se déplacent peu ou lentement. Dans l'hermaphroditisme, il existe une variante qu'on appelle successive, quand l'animal change de sexe au cours de sa vie. Ainsi, les mérus et les poissons clowns changent de sexe au cours d'une existence.

Comment un humain devient-il mâle ou femelle ?

C'est un processus long et complexe. Dès qu'un ovule est fécondé par un spermatozoïde, il a un **sexe génétique**. Sauf cas rare, il est XX ou XY. L'embryon est par contre neutre morphologiquement et a tout le matériel nécessaire pour devenir ou mâle ou femelle. On passe alors du sexe génétique au **sexe gonadique** ; la gonade produit la cellule sexuelle en devenir. Lors de la septième semaine, s'il a un chromosome Y, les testicules commencent à se former sous l'effet de la testostérone ; une autre hormone détruit les canaux féminins. Sans Y, les canaux masculins ne peuvent pas se maintenir et se détériorent, l'utérus et le vagin se forment par défaut. À l'issue de la 16^{ème} semaine, ce processus est terminé et les organes sexuels sont présents. On parle de **sexe phénotypique**.

Et pour les intersexués ?

Intersexué est une appellation courante pour désigner différentes situations. Au cours de l'embryogenèse, il arrive parfois que l'hormone émise n'est pas reçue par son récepteur. Dans ce cas, l'hormone ne peut pas jouer son rôle. Il arrive ainsi que naissent des hommes à utérus non fonctionnel. Il existe bien d'autres cas de non concordance entre le sexe génétique et le sexe phénotypique.

On naît donc mâle ou femelle... et la puberté marque la dernière étape du développement ?

Avant la puberté, en dehors de leurs appareils génitaux, les enfants sont ex-

térieurement indifférenciés et c'est justement la société qui souligne très fortement par le vêtement ou la culture leur différence. Ni la musculature ni la barbe ne distinguent les garçons des filles, et ces dernières n'ont pas de poitrine. Durant l'enfance, les taux d'hormones sont en fait bas. Cela est lié à une immaturité de l'**hypothalamus**. Cette glande, mûre à la puberté, se met à sécréter des hormones qui remettent à leur tour en route les gonades, qui se mettent à produire de nouveau œstrogène et testostérone. Chez le mâle, la testostérone active, d'une part, la fabrication de spermatozoïdes et, d'autre part, se fixe sur la peau et affecte la pilosité, sur les cordes vocales et entraîne la mue, sur les os et les muscles, notamment des épaules, qui s'élargissent. Chez les filles, les **follicules** qui entourent les ovaires produisent des **œstrogènes** qui activent la pousse des seins, les poils pubiens et élargissent le bassin. Mais là aussi il existe des dysfonctionnements, le plus célèbre est bien entendu le **syndrome de Turner**. Il affecte les individus qui n'ont qu'un chromosome X et qui ne produisent pas assez d'**œstrogènes** à la puberté. Ces femmes gardent alors leur corps de petite fille sans poitrine ni hanches élargies. Aujourd'hui, cela se traite par une injonction d'hormones.

La biologie peut-elle encore dire quelque chose des rôles sociaux des hommes et des femmes ?

Dans le règne animal, il est clair qu'on peut retrouver une répartition des rôles. Aux mâles, l'agressivité et la défense...

des femelles vulnérables et s'occupant des petits. Dans des sociétés cultivées, éduquées et policées comme les nôtres, il n'est vraiment pas dit que cela fasse sens. La testostérone renforcerait l'agressivité dans un cerveau d'hommes même si le cortex pré-frontal joue un rôle et peut envoyer des contre-signaux. Entendons-nous bien, l'environnement joue aussi sur la nature. Quelqu'un qui a des tendances génétiques au diabète peut, s'il a un régime alimentaire correct et une bonne hygiène de vie, ne pas déclencher de diabète tout de suite. On n'est pas gouverné systématiquement par nos gènes. Les gènes c'est une base et ça se régule dans un environnement qui est social pour l'humain.

Et toutes ces différences hommes-femmes que l'on dit naturelles ?

La différence de capacités entre hommes et femmes, si on peut l'établir dans des enquêtes statistiques, a peu d'importance dans le sens où cela ne déterminera jamais la personne individuellement. Autrement dit, si on produit des statistiques, on ne peut pas prévoir ce qu'un individu fera. Même dans des activités physiques aussi tranchées que courir ou sauter en longueur, la meilleure des femmes dans un domaine sera supérieure à la moyenne des hommes. Sur les activités mesurées relevant plus de capacités intellectuelles comme la vision dans l'espace, comme on fait des tests à partir d'individus d'un certain âge, quelle est également la part de l'éducation ? Sur des critères comme la taille du cerveau, tant à la mode jadis,

il y a des effets de seuil. Si on prend le chimpanzé et l'humain, il est évident qu'il y a un lien entre différence de taille du cerveau et capacités cognitives. Mais entre homme et femme, cette différence, qui renvoie à la différence de taille également, ne compte pas autant que la qualité des connexions entre les neurones. Passé un seuil, ce n'est plus discriminant.

Dans quelle mesure l'humain s'inscrit-il dans un comportement sexué d'un mammifère et en quoi s'en distingue-t-il ?

Chez les mammifères on distingue les primates et les non primates dans le comportement sexuel. Les non primates ont un comportement complètement stéréotypé en fonction du taux d'hormones sexuelles produites par les testicules ou les ovaires. Quand il y a un pic de sécrétion, ils ont un comportement reproducteur. La femelle accepte le mâle et le mâle recherche la femelle. Cette dernière produit des **phéromones** qui sont reçues par l'organe **voméronasal** qui se situe dans le nez, même si c'est bien plus marginal chez les primates que les chez insectes. La posture même est stéréotypée, les femelles sont ainsi affectées d'une cambrure du dos, la **lordose**, qui permet la possibilité de chevauchement. Les mammifères primates sont beaucoup moins dépendants des variations hormonales même si elles existent. Toutefois, cela reste un facteur marginal et les humains sont capables d'avoir continuellement des rapports sexuels. Chez la femme, l'ovulation est

très discrète et non accompagnée de chaleur, la séduction passe par d'autres voies. Dans le cortex pré-frontal des primates supérieurs se trouve l'aire du plaisir qui rejoint l'aire des émotions. Il existe tout un circuit de la récompense organisé autour de la **dopamine**. Cette dernière se retrouve autour de tout ce qui est agréable : nourriture, musique et... stimulations des zones érogènes. La cognition prend alors le pas sur le comportement sexuel stéréotypé et peut s'affranchir des cycles hormonaux. Les humains se caractérisent donc bien par une sexualité de plaisir.

Que peut dire la biologie des comportements homosexuels ?

Avant la puberté, il y a un processus qui intéresse de plus en plus les biologistes mais dont on ne comprend pas encore tous les mécanismes. La différenciation génitale précéderait de plusieurs mois une différenciation du cerveau en extrême fin de grossesse. Dans ce temps périnatal, il y aurait une sexualisation du cerveau qui pourrait expliquer en partie l'identité sexuelle et peut-être l'orientation sexuelle. Autrement dit, l'imprégnation du cerveau par les hormones *pourrait* - le conditionnel est important - avoir des effets sur l'orientation sexuelle et l'identité sexuelle (se sentir garçon ou fille). C'est du moins ce qu'évoque Julien Balthazart, qui est surtout un spécialiste de la sexuation des oiseaux et essaie d'exporter actuellement avec plus ou moins de succès ses hypothèses vers la biologie humaine, dans son essai *Biologie de l'homosexua-*

lité notamment. Une autre corrélation a été mise à jour : plus un garçon arrive en dernier dans une fratrie, plus il a de probabilité d'être homosexuel. Les sciences sociales ne l'expliquent pas forcément, alors qu'on a montré que biologiquement le taux d'hormones auquel est exposé un embryon varie selon le nombre de grossesses. Certains ont pointé une accumulation chez la mère, au cours des grossesses successives, d'anticorps dirigés contre les protéines des hormones destinées à rendre mâle l'embryon. Après, comme il est impossible de faire un protocole expérimental avec des humains et que l'on ne peut raisonner qu'à partir de cas cliniques rares, c'est délicat de conclure. Tout est encore en chantier de ce côté-là !

Regards de biologistes :

Jacques Balthazart (2010) : *Biologie de l'homosexualité : on naît homosexuel, on ne choisit pas de l'être*, Wavre, Mardaga, 299 p.

Odile Fillod anime un blog « Allodoxia » qui étudie les (mé)usages sociaux de la science notamment autour de la différence des sexes : <http://allodoxia.blog.lemonde.fr/author/allodoxia/>. Elle est ainsi critique des travaux de Jacques Balthazart.

Anne Fausto-Sterling (2012) : *Le genre du sexe*, Paris, La Découverte, 292 p.

Catherine Vidal (2007) : *Hommes, femmes, avons-nous le même cerveau ?*, Paris, Le Pommier, 56 p.

Les préjugés les plus fréquents sur l'homosexualité

Puisqu'il semble que, dans les questions de genre, ce soit l'homosexualité qui fasse peur, il n'est pas inutile de rappeler les travaux de l'assemblée parlementaire du Conseil de l'Europe sur la « discrimination sur la base de l'orientation sexuelle et de l'identité de genre » appelés « Rapport Gross » du 23 mars 2010. Son tableau sur les préjugés et les réponses apportées par le droit international des droits de l'Homme est des plus éclairants.

PRÉJUGÉS LES PLUS COURANTS	RÉPONSE DU DROIT INTERNATIONAL DES DROITS DE L'HOMME
« L'homosexualité est une maladie »	L'Organisation mondiale de la santé a reconnu il y a presque 20 ans que l'homosexualité n'est pas une maladie.
« L'homosexualité est anormale » « c'est un déséquilibre de la personnalité »	La communauté scientifique et médicale estime majoritairement que l'homosexualité est une variante naturelle du comportement humain. « Malgré la persistance des stéréotypes selon lesquels les gays, les lesbiennes et les bisexuels seraient perturbés, plusieurs décennies de recherche et d'expériences cliniques ont conduit toutes les grandes organisations médicales et psychiatriques de ce pays à conclure que ces orientations sont des formes normales de l'expérience humaine. » (American Psychological Association)
« L'homosexualité est immorale »	Il s'agit là d'un point de vue subjectif, le plus souvent lié à une croyance religieuse, qui ne peut justifier une limitation des droits de quiconque dans une société démocratique.
« L'homosexualité se développe »	Le nombre de gays, de lesbiennes et de bisexuels n'augmente pas mais ils deviennent plus visibles. Le Gouvernement britannique estime que les gays, les lesbiennes et les bisexuels représentent entre 5 et 7 % de la population. Avec la baisse de la discrimination, ces personnes révèlent plus facilement leur orientation sexuelle, ce qui donne l'impression que leur nombre augmente.

<p>« L’homosexualité aggrave la crise démographique et menace l’avenir de la nation »</p>	<p>Il est manifestement illogique de reprocher à une petite minorité le déclin démographique d’un pays et cela ne sert qu’à empêcher de traiter les véritables causes de ce déclin. Le déclin démographique n’a rien à voir avec la défense des droits des gays, des lesbiennes et des bisexuels. En réalité, les pays nordiques, qui font partie des pays d’Europe ayant le mieux réussi à l’enrayer, ont été parmi les premiers à octroyer des droits à ces personnes alors que beaucoup des pays les plus répressifs envers elles connaissent actuellement des problèmes démographiques graves.</p>
<p>« La reconnaissance juridique des couples homosexuels met en danger la famille traditionnelle »</p>	<p>La reconnaissance juridique des couples homosexuels n’a aucun effet sur le mariage et le nombre d’enfants des hétérosexuels. La famille dite « traditionnelle » (couple hétérosexuel marié avec enfants) est en perte de vitesse dans beaucoup de pays européens parce que de plus en plus d’hétérosexuels choisissent de ne pas se marier, parce que le nombre de divorces augmente et parce que davantage de couples hétérosexuels mariés choisissent de ne pas avoir d’enfants. La reconnaissance juridique des couples homosexuels ne modifiera cette tendance que dans la mesure où elle réduira le nombre de gays et de lesbiennes qui se sentent obligés de contracter un mariage hétérosexuel, et le nombre de divorces douloureux qui s’ensuivent.</p>
<p>« La propagande peut convertir de jeunes gens à l’homosexualité »</p>	<p>Rien n’étaye cette théorie. Si 1600 ans de persécutions – y compris la peine de mort, l’emprisonnement, la discrimination et l’exclusion sociale – n’ont pas réussi à « convertir » les homosexuels à l’hétérosexualité, la simple diffusion d’informations sur l’homosexualité ne va certainement pas influencer l’orientation sexuelle des hétérosexuels, quel que soit leur âge.</p>
<p>« Les homosexuels sont dangereux pour les enfants »</p>	<p>Les enfants ne sont pas plus menacés par les gays, les lesbiennes et les bisexuels que par les hétérosexuels. « Rien ne prouve que les gays et les lesbiennes présentent, en tant que tels, une menace pour le développement des enfants ou des adolescents [Est condamnable] toute restriction fondée sur l’orientation sexuelle en matière d’emploi ou de prestation de services, s’agissant plus précisément de postes dans lesquels des services doivent être fournis ou des traitements appliqués à des enfants et à des adolescents. » (déclaration de principes de l’association médicale American Academy of Child and Adolescent Psychiatry, adoptée en octobre 1992)</p>
<p>« Pour une bonne partie de la société, l’homosexualité est inacceptable au regard des normes sociales et religieuses, ce qui justifie la discrimination. »</p>	<p>La Cour européenne des droits de l’homme a estimé que les attitudes correspondant aux préjugés d’une majorité hétérosexuelle envers une minorité homosexuelle ne peuvent justifier aucune discrimination.</p>

Relisons la Genèse

Les créa-t-Il vraiment homme et femme ?



Photo Vriullop (source : wikimedia)

Adam et Ève, Paul Gauguin

Le verset « *Homme et femme, il les créa* » fut la clé de voûte de la théologie de l'amour et de la sexualité de Jean-Paul II. C'est sous ce titre que furent ainsi publiées ses catéchèses données à Rome de 1979 à 1984. Si certains voient dans ce texte une reconnaissance de la spiritualité conjugale dans la théologie catholique mettant fin à une tradition beaucoup plus favorable au célibat consacré, d'autres en pointent les éventuelles carences pour notre temps. N'éconduit-on pas par une lecture trop rapide un schéma de « l'égalité dans la différence » dont on sait qu'elle justifie bien des exclusions et des dominations ?

Des théologiens contemporains offrent des éclairages nouveaux sur l'épisode de la Genèse dont on pourrait penser avoir tout dit. Cet article est la version écrite d'un exposé donné par JT à une soirée d'étude organisée par les Scouts et Guides de France le 8 mars 2012 au Conseil Économique, Social et Environnemental. Ce mouvement de jeunesse catholique réfléchit actuellement au genre dans les pratiques éducatives et élabore un nouveau dossier pédagogique sensible aux enjeux de construction d'identité et d'égalité.

Le théologien montre ici comment Dieu crée l'humain et que c'est ensuite dans une relation de parole qu'il se crée homme ou femme. Si l'approche chrétienne du genre il y a, elle se caractériserait par une « tension féconde » entre deux pôles « biologique » et « symbolique », dont le dernier reste soumis à la plasticité et à l'évolution. Si tout n'est pas inscrit dans une nature, l'histoire humaine connaît ainsi un devenir permanent qui n'enferme pas les individus dans un donné une fois pour toutes.

La récente polémique autour de la notion de genre a produit chez un certain nombre de chrétiens de la peur, notamment chez certains parents qui craignent pour leurs enfants. Cette peur fait de la juste compréhension de la différence des sexes une tâche urgente. C'est pourquoi, prenons-le comme une invitation à revenir sereinement à la source, la Bible et au commencement de « *l'homme et de la femme* ». Où le trouver si ce n'est dans la Bible et dans la Genèse ?

Comme beaucoup de gens, j'ai longtemps cru que la Genèse racontait la création de l'homme et de la femme. D'ailleurs, n'est-il pas écrit « *Homme et Femme, Il les créa* », dans les traductions les plus courantes ? Or la lecture conjointe de la Bible dans la traduction de Chouraqui et des ouvrages de la psychanalyste Marie Balmary commentant

justement cette traduction mettent sur la piste d'une autre interprétation de cette différence primordiale des sexes.

La traduction de Chouraqui a justement une cohérence très forte qui repose sur le respect des mots du texte biblique. Chouraqui a posé explicitement un choix qu'il a tenu jusqu'au bout : celui de traduire les mots au plus près de leur racine hébraïque. Sa traduction est, si ce n'est littérale, quasi étymologique de la Bible. Et cela porte des fruits. Ainsi, dans le texte hébreu, les mots « *homme* » et « *femme* » n'apparaissent pas. Lorsque les humains sont créés par Dieu, ils ne sont appelés encore que « *mâle* » et « *femelle* ». Mieux, les mots « *homme* » et « *femme* » ne jaillissent pas de la bouche de Dieu, mais de celle de l'humain se reconnaissant lui-même homme et femme.

Autrement dit, selon le récit biblique lu mot à mot, Dieu ne crée que l'humain

« *adam* », mâle et femelle, mais c'est l'humain qui s'invente « *homme et femme* » et ce, par et à travers leur relation mutuelle, leur rencontre de paroles qui aura lieu au deuxième chapitre de la Genèse. Elle n'est pas tant le récit historique dépassé de la création du monde que l'explication mythique de l'apparition de la distinction symbolique homme/femme dans leur rencontre et dans la parole qui jaillit à cette occasion.

Premier récit : la différence entre l'humain et l'animal

« Au commencement, Élohim crée le ciel et la terre ». Dieu, Élohim chez Chouraqui, crée en parlant. Il dit la lumière, jour et nuit ; Il dit le ciel, les eaux, la terre sèche et tout ce qu'il dit est, effectivement, et c'est bon. Et Il dit que cette terre gazonnera l'herbe, l'arbre, le fruit « *pour son espèce* ». Puis Élohim dit les astres. Nous sommes maintenant au quatrième jour. Il dit que les eaux foisonneront d'êtres vivants, et les oiseaux dans le ciel. Il dit : « *La terre fera sortir un être vivant pour son espèce.* » Puis, plantes et animaux sont créés.

Toujours l'expression « *pour leur espèce* » revient. Tout le vivant est créé pour son espèce. L'expression revient dix fois dans ce premier récit de la Genèse entre les versets 11 et 25. Selon Marie Balmory, cela correspond bien à notre expérience. Les animaux ne vivent en effet que pour leur espèce et ils ont toujours vécu ainsi. Le destin n'a jamais changé pour eux. Ils savent subsister et perpétuer l'espèce. Les animaux sont capables de parcourir la

terre entière avec un seul but : entretenir la vie de l'espèce ou des espèces. Par contre, l'expression « *pour leur espèce* » disparaît pour l'humain.

Dans le récit de la création, l'humain - *adam* - n'est pas présenté comme une espèce. Comment d'ailleurs traduire le mot hébreu *adam* ? Le mot « humain » est préférable, parce que le mot « *homme* » crée la confusion en français. Notre langue ne distingue pas le terme générique (l'être humain) du particulier sexué (le mâle). Or, il s'agit bien dans la Genèse de l'*adam*, la personne humaine, qui vient de « *adama* » : la terre, de la même façon qu'humain vient d'*humus* en latin.

« Élohim dit : "Nous ferons *adam* (*humain*) en notre image, comme notre ressemblance. Ils assujettiront les poissons de la mer, le volatile des ciels, la bête, toute la terre, tout reptile qui rampe sur la terre." Élohim crée l'humain en son image, en image d'Élohim Il le crée. *Mâle et femelle, Il les crée.* »

Tout d'abord, les humains sont créés avec une autre expression qui est « *en l'image* », littéralement : « *en l'image de nous* ». Ainsi, les humains ne sont pas des êtres programmés, des êtres destinés, des êtres pour l'espèce. Ils ne sont pas davantage des êtres pour la vie ou pour la mort, et pas même des êtres pour Dieu. Nous ne sommes pas des « *êtres pour* ». Ce peut être très angoissant d'être sans espèce et d'appartenir à une catégorie d'êtres à part, dans le monde sans la contrainte de l'instinct ni la sûreté de l'espèce. D'où notre plainte le jour où nous nous apercevrons que

nous n'avons pas de destin, que nous ne sommes pas créés pour une plainte qui peut nous emmener au fond du désespoir. « *Pourquoi est-ce que j'existe ? Je ne sers à rien. Je ne suis rien.* »

Mais le texte biblique ne nous laisse pas longtemps dans l'état de vivants privés d'espèce. « *Élohim dit : "Nous ferons adam (l'humain) en image de nous (et il rajoute) comme ressemblance de nous"* ». Encore une différence avec l'animal, l'humain, toujours *adam*, n'est pas d'abord créé. Il est d'abord annoncé dans la Parole divine elle-même. Pas de destin originaire pour l'homme, mais un dieu à l'origine. Un dieu qui fait l'humain en la mystérieuse relation divine, le « nous » divin. Mystérieux « nous » puisque Dieu parle apparemment seul. Dans ce texte, ceux qui sont créés « *en image de nous* » règnent sur ceux qui sont créés « *pour leur espèce* ».

Les humains, mâle et femelle, exercent ce règne en commun. Il n'y a pas de règne de l'un sur l'autre. Ils règnent ensemble sur la création. Il y a donc dans ce texte des différences qui créent des dissymétries, des inégalités, des hiérarchies (humains/animaux), et des différences qui n'en créent pas (mâle humain/femelle humaine). La différence mâle/femelle n'implique visiblement aucune inégalité entre eux dans le dessein de Dieu !

L'humain, cette créature créée et incréée, à qui il appartient aussi, par dessein divin, de s'auto-crée

Nouvelle péripétie dans le récit biblique. À y regarder de tout près, on s'aperçoit

que ce que le Dieu vient d'annoncer, il ne va pas le faire, du moins pas en entier. En effet, son projet était de faire « *en l'image de nous et comme ressemblance de nous* ». Ce projet ne va être accompli que partiellement puisque dans le verset suivant, le récit reprend : « *Élohim crée l'humain en image de lui. En image d'Élohim, Il le crée.* » Elohim ne crée qu'en « image » et il ne crée pas « *comme ressemblance* ». Le processus de création semble arrêté au milieu. Élohim laisse l'humain à moitié dit, à moitié fait, créé mais aussi incréé. « *Incréé* », ça nous intéresse. L'homme était déjà sans finalité et voilà qu'il est créé *le moins possible*. Est-ce une insécurité de plus, pour l'identité humaine, ou une chance extraordinaire ?

Incréé, comme Dieu lui-même est incréé ? Si l'humain est à l'image de Dieu, il ne peut pas être seulement une créature, il faut bien qu'il soit incréé d'une manière ou d'une autre. Nous avons souvent le sentiment qu'il peut prendre bien des couleurs, au fil du temps, d'être inachevé. Les animaux naissent à terme. Nous, nous naissons trop tôt, incapables de nous tenir sur nos pattes et totalement dépendants d'autres humains pour vivre. C'est pourtant cette prématurité, cet inachèvement qui va nous permettre de nous situer dans l'espace de la relation humaine, dans le langage, et de développer grâce à cela l'étonnante supériorité que nous avons sur tous les autres vivants. Déjà Platon l'avait compris dans le mythe de Prométhée qui fait de cette « faiblesse », cette immaturité fondamentale, le socle

de son extraordinaire développement technique et culturel.

Dans le verset où apparaissent les humains, les mots homme et femme n'apparaissent toujours pas. Dans la lecture du texte, on s'arrête souvent avant la fin du verset, c'est-à-dire : on dit que l'homme est créé à l'image de Dieu, puis on referme le livre avant d'entendre que la ressemblance se trouve dans la relation différenciée d'*adam*, mâle et femelle. Voilà au contraire un Dieu-relation, dont l'image est l'humain en relation. Pour la psychanalyste Marie Balmory, cela est passionnant. Le premier récit, celui des six jours de la création, se termine, le repos du septième arrive, et homme et femme ne sont toujours pas là, seulement ce mâle et cette femelle humains. Des humains à moitié faits. Alors, comment vont-ils devenir homme et femme ? C'est tout l'enjeu du second récit, celui du « *jardin d'Éden* » (Marie Balmory).

Deuxième récit : où homme et femme arrivent enfin

Au second récit, on constate dans le texte que le nom de Dieu change, ça ne nous étonne pas trop quand on sait que ce récit, qui est plutôt un conte, est bien plus ancien que le premier.

YHWH Élohim façonne l'humain, toujours *adam*, poussière de la « *adama* », la terre, l'humus. « *Il insuffle en ses narines haleine de vie* » et c'est l'humain, haleine d'être vivant. YHWH Élohim « *plante un jardin en Éden au levant. Il met là l'humain qu'il avait formé* ». Je ne vais pas tout relire mais simplement suivre dans

l'ordre les cinq opérations divines jusqu'à l'arrivée des mots « homme et femme ».

Ces cinq opérations sont : 1) Dieu fait germer les arbres dont celui de la connaissance du bien et du mal, 2) Dieu met l'humain dans le jardin pour qu'il le garde et y travaille, 3) Dieu donne un interdit : « *De l'arbre à connaître bien et mal tu n'en mangeras pas car du jour de ton manger de lui mourir tu mourras.* », 4) Dieu crée une aide pour lui, « *une aide contre lui* » (Chouraqui), enfin 5) Dieu crée les animaux.

Ce mot « *aide* » (le mot hébreu est « *ezer* ») est capital. En hébreu, « *ezer* » signifie bien « aide, secours ». De quelle sorte d'aide s'agit-il ? Ce qui vient d'abord aux esprits masculins, marqués irrémédiablement par des représentations machistes, c'est sans doute l'aide pour faire la cuisine, le jardin, élever les enfants... toutes ces tâches dans le passé uniquement féminines.

En parcourant la Torah, Marie Balmory a cherché où le mot « *ezer* » est employé. Or, ce mot n'arrive que dans des circonstances très fortes et, surtout, divines. Par exemple : le deuxième fils de Moïse s'appelle Éliezer, ce qui veut dire « *mon Dieu aide* » et dans les Psaumes, le secours attendu de YHWH, demandé 11 fois, c'est encore « *ezer* ». Vous connaissez certainement la phrase « *Notre secours [ezer] est dans le nom de YHWH, le créateur de ciel et terre* ». Donc, « *ezer* », c'est le secours contre les forces qui vous écrasent, l'aide contre l'ennemi qui peut vous tuer ou vous imposer sa loi, vous défaire du statut d'humain ou d'être libre. C'est le secours divin qui vous sauve de la mort.

Et Marie Balmory de conclure : « *l'aide de la femme annoncée par le Dieu ne saurait être considérée comme une assistance secondaire, elle est le secours vital, semblable à celui du Dieu sans lequel l'humain ne deviendra jamais ni homme - ni femme. Il demeurera seul et retournera à la poussière, au néant* ».

Le Dieu Créateur n'est plus créateur mais marieur

Alors, nous arrivons devant quelque chose de curieux. Dieu avait dit « *il n'est pas bon que l'humain soit seul* », mais tout ce qu'il a lui-même façonné du sol ne constitue pas une aide qui convienne à l'humain. Pourquoi Dieu ne forme-t-il pas la femme comme il a formé l'humain et les animaux, à partir de la terre ?

Il semble que le Dieu ne le puisse ou ne le veuille pas - si cela a un sens en parlant de Dieu. En tout cas, Il change radicalement sa manière de faire, comme si le Créateur ne pouvait aller plus loin dans la Création. Il lui faut maintenant changer d'acte. Ce n'est pas cette fois à partir du sol qu'Il va faire quelque chose, mais à partir de l'humain lui-même, et, particulièrement, l'humain endormi :

« *Alors YHWH Elohim fait tomber une torpeur sur l'humain.* »

Il dort. Voilà un texte pour un psychanalyste. Freud, vous le savez, dit qu'un homme qui dort va chercher son désir dans le rêve. Ici, justement, *l'adam s'est endormi à la recherche de l'autre, à la recherche d'un autre pour qu'il puisse parler avec lui et non pas seulement parler à - ce qu'il a fait aux animaux en les nommant.*

Chose remarquable, dans ce deuxième récit, l'autre que l'humain désire ne se trouve pas dans le monde créé par le divin. Cet autre ne fait pas partie des créatures. Il faut bien qu'il y ait pour l'humain un autre lieu ou un autre monde où chercher l'autre. Cet autre lieu se trouve en lui-même lorsqu'il désire l'aide qu'il n'a pas encore trouvée.

Et il va falloir maintenant extraire de lui cet autre qu'il désire. Et c'est ce que fait, semble-t-il, YHWH Élohim :

« *YHWH Elohim prend une de ses côtes et sous elle referme la chair. YHWH Élohim bâtit la côte qu'il a prise de l'humain en femme. Il la fait venir vers l'humain.* »

L'être parlant qui va aider ne vient pas de la terre. Le Dieu ne crée plus, ce n'est plus seulement le créateur appelé Elohim, mais le dieu personnel YHWH. Il ne fait que bâtir l'autre à partir de l'un et de son côté, ou de sa côte (c'est le même mot, en hébreu). Ainsi, celle qui est appelée « *femme* », c'est l'être que le Dieu a tiré de l'humain endormi et désirant. Alors, enfin, l'humain parle et c'est dans sa parole devant la femme, saluant sa femme, qu'apparaissent les mots que nous cherchons. « *Celle-ci, cette fois, c'est l'os de mes os, la chair de ma chair. À celle-ci il sera crié "isha" (femme) car de "ish" (homme) celle-ci est prise.* » Première fois qu'apparaissent ces deux mots : *isha* et *ish*.

L'humain ne pouvait pas devenir homme (ou femme d'ailleurs) à lui seul. Même le Dieu ne les a pas fait devenir tels. Et là, l'invention de l'homme et de la femme prend une tout autre ampleur. Homme

et femme adviennent donc ensemble et l'un par l'autre. Ils ne sont pas créés par ce Dieu qui agit plutôt ici comme un marieur. C'est-à-dire : Il les présente l'un à l'autre, les noms d'homme et de femme, les humains se les donneront eux-mêmes mutuellement.

L'inter-dit divin, prototype de la différenciation, condition de possibilité de la relation humaine

Que faut-il pour que le passage de mâle et femelle à homme et femme se fasse ? Si on ne tient pas compte de la séparation des deux récits, mais qu'on les met ensemble sur une même ligne conformément aux auteurs finaux de la Bible, qu'est-ce qui est arrivé ? Comment ce texte raconte-t-il ce qui se passe dans cette histoire ?

Le texte a posé deux choses entre l'homme et la femme :

- d'abord, une inconnance de fait entre eux. En effet, la torpeur de l'humain le rend ignorant de la formation de la femme. Le Dieu présente à *l'adam* une inconnue. Cette femme, qui vient pourtant de lui, il ne la connaît pas, et il ne la connaîtra jamais totalement, mais il la reconnaît, ce qui est tout à fait autre chose. Et c'est en la reconnaissant en tant qu'*isha* qu'il se reconnaît ou se connaît lui-même comme *ish*. Elle non plus, elle n'a pas assisté à l'origine de l'homme, elle ne le connaît pas, et ne le connaîtra jamais totalement. Il y a donc entre eux une inconnance de fait ;
- mais il y a aussi un deuxième élément et peut-être ne sont-ils pas sans rapport. Il y a entre eux non seulement une

inconnance de fait mais encore un interdit de connaissance qui leur est donné. L'interdit de manger de l'arbre est curieusement situé, entre l'apparition de l'humain et l'apparition de la femme dans le deuxième récit.

Pourquoi cette loi, cet interdit est-il donné entre la formation de l'homme et celle de la femme en Genèse 2 ? Pourquoi semble-t-il préalable à la rencontre ? Eh bien, il y a dans cet interdit quelque chose de plus simple que nous pouvons spontanément penser au premier abord. Cet inter-dit, ce « dit entre deux » est la condition de possibilité, fondatrice de la parole et de la relation, la loi sans laquelle il n'y a pas de différenciation entre les êtres, il n'y a pas de sujet, et de sujets capables de se rencontrer.

Se peut-il que l'arbre à connaître bien et mal, ou bonheur et malheur, garde la différence ? Différence entre un bon et un mauvais connaître mais, peut-être aussi, différence entre toi et moi. Ne pas se manger, entre humains, c'est se connaître bien, c'est garder et cultiver l'écart, la séparation qui permet de s'écouter, de se parler, sans se confondre. Au contraire, se manger, c'est se connaître mal. En effet si l'autre croit me connaître, il croit alors qu'il peut parler à ma place, il me fait disparaître en lui. Je n'existe plus, et lui non plus car il m'a mangé et désormais, le voilà seul. C'est la mort psychique ou spirituelle pour tout le monde. Cet interdit célèbre a été interprété souvent comme un privilège divin. Vous savez : « Dieu se réserve la connaissance », on voit ça dans les notes de bas de page dans beaucoup

de nos bibles, jusqu'à il y a quelques années, je crois. Pour ma part, je crois au contraire que cet interdit non seulement n'interdit pas aux hommes d'être des dieux, comme le dira le serpent, mais au contraire leur donne accès au divin, en tout cas si le divin, c'est la vie dans la parole, l'accès à la raison et l'accès à l'alliance.

À quoi la lecture de la Genèse peut-elle encore nous être utile ?

La lecture de la lettre biblique fonde clairement la légitimité d'une affirmation chrétienne du genre, si toutefois l'on accepte avec honnêteté de prendre cette notion pour ce qu'elle est : la nomination de « l'enveloppement symbolique », le « vêtement de sens » que l'humain se tisse depuis les commencements, et retisse en permanence, autour de cette différence biologique des sexes qui nous est donnée mais dont la Bible dit elle-même qu'elle n'est pas suffisante pour faire de nous des humains « homme et femme » mais seulement « mâle et femelle ».

Maintenant fondée dans sa possibilité théologique, vers où devrait aller une telle pensée chrétienne du genre ? Eh bien, les auteurs bibliques, alors même qu'ils n'avaient pas tout l'étayage scientifique sur la question dont nous disposons aujourd'hui, nous donnent des pistes précieuses et claires. Surtout, ils nous invitent à être plus mesurés que bien des propos entendus de la part de catholiques patentés dans les médias autour de la polémique des manuels de biologie sur le genre. Car le texte biblique montre lui-même qu'il s'agit de tenir une

tension féconde entre deux pôles inséparables de la réalité humaine telle que l'a voulue Dieu, de la nature humaine au sens de son essence. À savoir, les pôles biologique *et* symbolique. Et en cela la Bible semble nous montrer le chemin en s'opposant à tout réductionnisme naïvement naturaliste réduisant l'humain à son pôle biologique donné à la naissance, or le Magistère de l'Église n'est pas toujours clair sur ce sujet surtout quand il parle de morale sexuelle et familiale. De même, cette tension s'oppose à un risque d'extrémisme culturaliste. S'il y a une indéniable liberté, plasticité, de l'univers symbolique humain, celui-ci reste corrélé à un support biologique pas moins indéniable mais dont nous sommes les dépositaires.

Enfin, j'ai la conviction que cette réflexion pourrait être une chance. Elle nous obligerait, au-delà de la question du genre, à redécouvrir et à approfondir cette vérité anthropologique fondamentale et même cruciale pour le christianisme : toute la grandeur de l'humain est bien à chercher dans cet univers symbolique. Grandeur qu'il tisse sans cesse autour de son existence pas seulement sexuée mais plus largement matérielle et organique par des significations langagières, des symbolisations artistiques et culturelles. Soyons clair. Le christianisme pourrait-il seulement exister sans un tel travail de tisserand ? Le pain et le vin pourraient-ils devenir corps et sang du Christ aux yeux des croyants tout en restant pain et vin sans cette capacité humaine à symboliser ? Il ne serait qu'un tas amorphe d'atomes et

*Si l'on est croyant,
on a confiance dans
la création toujours
recommencée
de Dieu,
qui, selon Teilhard
de Chardin,
est plus de l'ordre
de l'aspiration
que de la fabrication.*

des molécules, tout simplement parce que nous-mêmes ne serions qu'une morne mécanique biologique ? Les conditions humaines de possibilité de la réalité sacramentelle résident là ; les conditions même de notre foi résident là. Ne bradons pas cette capacité symbolique de l'humain. Mettons-la en valeur, au contraire. Surtout à l'heure où certains voudraient réduire l'humain à sa biologie. Et ce n'est pas parce que cette dimension-là de l'humain est « culturelle » qu'elle en est moins « réelle » ! Et moins voulue par Dieu !

N'ayons pas peur car d'abord si l'on est croyant, on a confiance dans la création toujours recommencée de Dieu, qui, selon Teilhard de Chardin, est plus de l'ordre de l'aspiration que de la fabrication. Or c'est bien Dieu qui a permis, qui a voulu l'avènement de cette étonnante dimension symbolique de l'humanité, tout simplement parce que c'est la condition de notre libre réponse à son aspiration !

JT

Références citées :

Marie Balmory (1998) : *La divine origine : Dieu n'a pas créé l'homme*, Paris, Bernard Grasset, 348 p.

La Bible traduite et présentée par André Chouraqui (2003), Paris, Desclée de Brouwer, 2430 p.

Jean-Paul II (2004), *Homme et femme il les créa : une spiritualité du corps*, Paris, Éditions du Cerf, 694 p.

¹*Les Pères de l'Église, comme Basile de Césarée, avaient déjà remarqué cette bizarrerie biblique en leur temps, l'interprétant avec grande sagesse, comme d'un côté la part qui est reçue de Dieu, la « réplique », « l'image » et de l'autre la part qui dépend de nous, « la ressemblance » qu'il nous appartient de construire.*

²*Cette inconnissance vaut de tout être humain, y compris de soi à soi. Même si la différence des sexes peut y ajouter un sentiment d'étrangeté, elle n'en est pas la source unique.*

Pourquoi les civilisations bibliques condamnent-elles l'homosexualité ?

L'articulation du genre et de l'orientation sexuelle ;

l'homme homosexuel perçu comme efféminé donc amoindri

Pourquoi parler d'homosexualité (et de sexualité en général) dans un dossier sur le genre ? Il est vrai qu'il ne faut pas confondre l'identité de genre (masculin, féminin) et l'orientation sexuelle (hétérosexualité, homosexualité, bisexualité). Mais il importe aussi de les articuler pour comprendre pourquoi la culture actuelle voit dans l'homosexualité un changement d'identité sexuée : « hommes efféminés », « femmes masculines ». Nous examinons quelles sont les modalités de cette articulation dans la culture biblique.

Dans la première Alliance, le bref commandement du livre du *Lévitique* (18, 22) nous fait entrer de plain-pied dans la problématique : « *Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination* ».

Un homme qui couche avec un homme ferait à un homme ce qu'il fait à une femme. Pourquoi serait-ce une conduite

abominable ? Parce qu'il ne transmet pas la vie ? Ou parce qu'il traite un homme comme une femme ? Je pense que c'est d'abord la seconde réponse qui est vraie. En effet le problème soulevé n'est pas en soi de coucher avec le même sexe (homosexualité), sinon le commandement serait seulement « *Tu ne coucheras pas avec un homme* ». Le problème est de coucher avec un homme « *comme on couche avec une femme* ».

Pour éclairer cette question, lisons les deux seuls récits de la Première Alliance où il est question d'hommes qui couchent avec d'autres hommes : les épisodes survenus dans les villes de Sodome et de Guibéa tels qu'ils sont relatés dans les livres de la Genèse et des Juges. **Nous verrons qu'il n'y est pas du tout question de complémentarité des sexes et qu'il y est moins question de sexualité ou d'orientation sexuelle que de rapport de pouvoir. Et que le genre**

est aussi un rapport de pouvoir. En effet, la question que se posent les protagonistes des deux récits est en pratique : quelle catégorie de population est-il moins grave de violer ? Un homme ou une femme ?

Voici le récit de ce qu'il advint dans la ville de Sodome (Genèse 19) : « [...] Ils n'étaient pas encore couchés que les hommes de la ville, les hommes de Sodome, avaient encerclé la maison, depuis l'adolescent jusqu'au vieillard, toute la population, sans exception. Ils appelèrent Lot et lui dirent : Où sont les hommes qui sont venus chez toi cette nuit ? Fais-les sortir vers nous pour que nous les connaissions. Lot sortit vers eux à l'entrée. Il avait fermé la porte derrière lui. Il dit : Mes frères, ne faites donc rien de mauvais. Voici donc, j'ai deux filles qui n'ont pas connu d'homme. Je veux bien les faire sortir vers vous, et vous leur ferez ce qui est bon à vos yeux ; seulement ne faites rien à ces hommes, car ils sont venus à l'ombre de mon toit. Ils dirent : Dégage ! Puis ils dirent : Cet individu est venu pour séjourner comme immigré, et puis il fait le juge. Maintenant nous allons te traiter pire qu'eux. Ils pressèrent l'homme, Lot, fortement et s'approchèrent pour briser la porte. »¹ Les hommes/messagers de Dieu, que Lot avait accueillis sous son toit, sauvent alors Lot et ses filles puis Dieu détruit la ville.

Nous sommes loin des débats français sur le mariage homosexuel puisqu'il n'y est pas question d'amour ou même de relation sexuelle mais de viol, qui plus est collectif, c'est-à-dire de rapport de pouvoir. Ce viol cherche à rabais-

ser Lot et son invité, à rappeler qui est le maître (« *cet individu [Lot] est venu pour séjourner comme immigré, et puis il fait le juge. Maintenant nous allons te traiter pire qu'eux* »). Ce viol est aussi perçu comme une atteinte grave aux lois de l'hospitalité si précieuse chez les nomades : « *ne faites rien à ces hommes, car ils sont venus à l'ombre de mon toit* ». Cette mention de l'hospitalité prend sens dans l'insertion du récit après le récit de l'hospitalité faite par Abraham sous le chêne de Mambré (Gn 19). Elle est aussi relevée par Ezéchiel (16, 49) : « *Voilà ce que fut la faute de ta sœur Sodome : orgueilleuse, repue, tranquillement insouciant, elle et ses filles ; mais la main du malheureux et du pauvre, elle ne la raffermissait pas.* » De même dans l'Évangile selon Luc (10, 10-12), Jésus dit : « *Mais dans quelque ville que vous entriez et où l'on ne vous accueillera pas, sortez sur les places et dites : "Même la poussière de votre ville qui s'est collée à nos pieds, nous l'essuyons pour vous la rendre. Pourtant, sachez-le : le Règne de Dieu est arrivé."* Je vous le déclare : ce jour-là, Sodome sera traitée avec moins de rigueur que cette ville-là. »

Le récit de Sodome n'est donc pas un jugement sur les actes homosexuels, contrairement à ce que dit le *Catéchisme de l'Église Catholique* (n°2357).

Pourtant la réaction de Lot dit bien en creux quelque chose de sa perception de l'homosexualité masculine qui fait sens avec l'interdit du *Lévitique* (« *Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination* »). Lot en effet préfère li-

vrer ses filles que de livrer ses hôtes et il apparait que ce n'est pas seulement par un sens aigü de l'hospitalité : « *mes frères, ne faites donc rien de mauvais. Voici donc, j'ai deux filles qui n'ont pas connu d'homme. Je veux bien les faire sortir vers vous, et vous leur ferez ce qui est bon à vos yeux ; seulement ne faites rien à ces hommes, car ils sont venus à l'ombre de mon toit.* » Il préfère en somme offrir ses filles « *qui n'ont pas connu d'homme* » car elles n'appartiennent pas encore à un mari. On comprend presque qu'il n'y aurait donc là « rien de mauvais » moralement. C'est un discernement moral trouble qui permet à Lot de faire primer les lois de l'hospitalité sur le respect de la dignité de ses filles. Heureusement Dieu n'entre pas dans ces raisonnements et sauve toute la famille.

En somme il parait évident à la société d'alors que ce qu'il y a de vraiment grave dans le viol *d'une femme* c'est de la voler à son mari, c'est de commettre l'adultère. C'est ce qu'on comprend aussi d'un autre récit du livre de la *Genèse* (12, 10-20) : Abram craint qu'on le tue pour s'emparer de sa très belle épouse. Il la fait donc passer pour sa sœur. Pharaon peut ainsi décider d'en faire sa concubine et Abram devient riche des largesses de Pharaon. En apprenant la vérité, Pharaon ne se repent pas d'avoir violé une femme (à nos yeux c'est implicitement de cela qu'il s'agit) mais d'avoir commis l'adultère. Les femmes peuvent aussi dans ces récits être offertes en remerciement comme on le voit par exemple avec Jacob qui prend Rachel et Léa en

salaires de son travail chez Laban (Gn 29, 15 s.). Dans cette culture, violer un homme parait incomparablement plus grave que de violer une femme. C'est le rabaisser au rang de femme. Et l'on comprend mieux l'injonction : « *Tu ne*

*Le récit de Sodome
n'est pas
un jugement
sur les actes
homosexuels,
contrairement
à ce que dit
le Catéchisme
de l'Église
Catholique.*

coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination ».

Un récit parallèle à celui de Sodome renforce cette lecture (*Juges* 19, 13-20, 11). Voici qu'un couple de voyageurs est

accueilli dans une maison de la ville de Guibéa. Les hommes de la ville exigent que l'hôte leur livre le voyageur pour qu'ils le « connaissent ». L'hôte refuse : « Non, mes frères, n'agissez pas mal, je vous en prie ; puisque cet homme est entré chez moi, ne commettez pas une telle folie ! Voici ma fille, qui est vierge, ainsi que la concubine de cet homme. Laissez-moi les faire sortir, je vous prie, abusez d'elles et faites-leur ce qu'il vous plaira. Mais ne vous livrez pas à une telle folie sur cet homme ! » *Ils ne voulurent pas l'écouter. Alors l'homme saisit sa concubine et la leur amena dehors. Ils eurent des relations avec elle et la brutalisèrent toute la nuit, jusqu'au matin ; puis ils la renvoyèrent au lever de l'aurore. Au tournant du matin, la femme s'en vint tomber à l'entrée de la maison de l'homme chez qui était son maître.*

Nous retrouvons, comme à Sodome, des hommes qui veulent violer un voyageur et un hôte qui le protège en vertu des lois de l'hospitalité jusqu'à proposer en substitution le viol de sa fille « vierge ». Mais ce qui est nouveau c'est que l'hôte et le voyageur livrent aussi aux violeurs la femme du voyageur. Plus clairement encore qu'à Sodome, il apparaît que le respect de la loi de l'hospitalité n'est pas le premier motif de livraison des femmes. En effet la femme du voyageur n'est-elle pas aussi une voyageuse à protéger ? Sans doute mais moins que « son maître ». Il est dans l'ordre patriarcal que la femme soit livrée plutôt que l'homme. Le récit poursuit par les représailles exercées à l'égard de la tribu de Benjamin pour le crime de Sodome.

Mais après avoir décimé Benjamin, Israël le prend en pitié et, pour assurer sa survie, enlève les filles vierges des villes de Yabech et de Silo et les lui offre. Nous sommes toujours dans cette logique : « *Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination* ». Ce commandement tient ainsi compte d'une culture qui voit l'activité sexuelle masculine comme un rapport de pouvoir qui divise les humains en deux classes, dominés et dominants. Le genre masculin se construisant dans la maîtrise du corps féminin, il est impossible de concevoir le rapport sexuel d'un homme avec un autre autrement que comme une violence et une assignation du partenaire au genre féminin perçue comme la suprême humiliation. Nous en trouvons un écho encore aujourd'hui dans le sentiment de ces hommes hétérosexuels qui éprouvent une peur physique en présence d'un homme homosexuel.

Les brèves mentions de l'homosexualité dans le corpus paulinien sont possiblement à interpréter en ce sens. Ainsi dans l'Épître aux Corinthiens (1 Co 6, 9), nous trouvons une liste de personnes qui n'entreront pas au Royaume de Dieu sans conversion : « [...] *ni impudiques, ni idolâtres, ni adultères, ni doux/soyeux/délicat (Malakos), ni couchant avec un homme* ». *Malakos* pourrait désigner le partenaire masculin perçu comme passif dans la relation homosexuelle, si bien que dans notre culture sexiste il a parfois été traduit par « efféminé ».

Dans l'Épître aux Romains (1, 18-32) nous trouvons la qualification des rap-

*L'activité sexuelle masculine est perçue
comme un rapport de pouvoir sur les femmes.
La relation sexuelle d'un homme avec un autre
est donc vue comme une violence
et une assignation du partenaire
au genre féminin.*

ports homosexuels féminins et masculins comme « rapports contre-nature » car conséquences de l'idolâtrie : « *Ils ont échangé la vérité de Dieu contre le mensonge et ont vénéré et rendu un culte à la créature au lieu du créateur, qui est béni éternellement, amen. Aussi Dieu les a-t-il livrés [les idolâtres] à des passions déshonorantes : car leurs femmes ont échangé les rapports naturels pour des rapports contre nature ; pareillement les hommes, délaissant le rapport naturel avec la femme, ont brûlé de désir les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme et recevant en leurs personnes l'inévitable salaire de leur égarement* ». En quoi ce rapport est-il contre-nature ? On peut se demander si ce n'est pas parce qu'il est *l'image sociale du renversement de la hiérarchie entre Dieu et sa créature*. En effet il prend tout son sens si les femmes sont subalternes

aux hommes. Il s'agit donc moins dans l'Épître d'une condamnation théologique de l'homosexualité que d'une image, adéquate socialement à l'époque, de l'idolâtrie entendue comme méprise entre la créature et son créateur. En tout cas dans ces textes, il n'apparaît nulle part que les actes homosexuels posent un problème d'« ouverture à la vie » ou de « complémentarité des sexes » (égale dignité et vocations propres) comme l'interprète le Catéchisme romain. Au travers de la question de l'orientation sexuelle, il est en fait question du genre, non seulement comme identité mais aussi comme rapport de pouvoir.

Gonzague Jobbé-Duval

¹*Traduction d'Eric Römer dans son cours au Collège de France.*

Le cardinal et l'anthropologue

Marie Bougnet a fait un rêve : le cardinal Ratzinger, préparant un texte sur la question de la femme, avait désiré confronter ses idées à celles de deux femmes, mondialement reconnues dans leur spécialité, une ethnologue et une psychanalyste et exégète. Elle compose ici une interview sur le thème du genre à partir d'extraits d'ouvrages ou d'interventions du cardinal Josef Ratzinger, de l'ethnologue Françoise Héritier et de la psychanalyste Marie Balmay. Les parties non originales des textes sont en gras.

Quels sont les faits les plus marquants pour les femmes ces dernières années ?

Homme et femme sont-ils devenus égaux ?

Josef Ratzinger : Ces dernières années, on a vu s'affirmer des tendances nouvelles pour affronter la question de la femme. Une première tendance souligne fortement la condition de subordination de la femme, dans le but de susciter une attitude de contestation. La femme, pour être elle-même, s'érige en rivale de l'homme. Aux abus de pouvoir, elle répond par une stratégie de recherche du pouvoir.

Françoise Héritier : **De mon point de vue**, une place normée est surtout faite à chacun en fonction de son sexe et l'oblige à se conformer au « genre » qui lui est rattaché ; cette place est construite universellement de façon hiérarchique selon ce que j'ai appelé dans mes propres travaux « *la valence différentielle des sexes* », laquelle établit une

équivalence entre le statut de femme et celui d'enfant ou de cadet, c'est-à-dire



Photo Towsonu2003 (source : wikimedia)

J. Ratzinger

de mineur. Cette obligation de conformité est intériorisée par les individus,

femmes et hommes, car la pression est constante. Ces modèles archaïques sont des systèmes de représentation qui ont été construits au paléolithique, il y a quelque 500 000 ans, et qu'on nous a transmis jusqu'à aujourd'hui.

Josef Ratzinger : Certes, mais ce processus **intellectuel** conduit à **mettre en avant** une rivalité entre les sexes, dans laquelle l'identité et le rôle de l'un se réalisent aux dépens de l'autre, avec pour résultat d'introduire dans l'anthropologie une confusion délétère, dont les conséquences les plus immédiates et les plus néfastes se retrouvent dans la structure de la famille.

Françoise Héritier : **Éminence**, la différence entre les sexes est, toujours et dans toutes les sociétés, idéologique-



Photo Ji-Elle (source : wikimedia)

F. Héritier

ment traduite dans un langage binaire et hiérarchisé !

Comment comprenez-vous l'intérêt croissant pour les études de genre ?

Josef Ratzinger : Pour éviter toute suprématie de l'un ou l'autre sexe, on tend à gommer leurs différences, considérées comme de simples effets d'un conditionnement historique et culturel. Dans ce nivelage, la différence corporelle, appelée sexe, est minimisée, tandis que la dimension purement culturelle, appelée genre, est soulignée au maximum et considérée comme primordiale.

Françoise Héritier : Pensés par l'homme, le genre, le sexe, sa détermination, l'adaptation des individus ne sont pas des faits relevant simplement de l'ordre naturel. Construïbles et re-créés, ils relèvent de l'ordre symbolique, de l'idéologie, alors même que l'énoncé de cet ordre symbolique vise à les établir ensuite comme des faits de nature pour tous les membres de la société.

Josef Ratzinger : **Mais Madame**, l'occultation de la différence ou de la dualité des sexes a des conséquences énormes à divers niveaux. Une telle anthropologie, qui entendait favoriser des visées égalitaires pour la femme en la libérant de tout déterminisme biologique, a inspiré en réalité des idéologies qui promeuvent par exemple la mise en question de la famille, de par nature bi-parentale, c'est-à-dire composée d'un père et d'une mère, ainsi que la mise sur le même plan de l'homosexualité et de l'hétérosexualité, un modèle nouveau de sexualité polymorphe.

Françoise Héritier : **Attention, Éminence** ! La « *théorie du genre* » n'a pas été construite au fil des observations et expé-

riences pour imaginer agir sur des orientations sexuelles. La présenter de la sorte, à l'abri de phobies encore présentes, vise à la discréditer. En réalité, le travail qui a été conduit clairement depuis quelques décennies et qui continue de l'être porte non sur la sexualité mais sur la constitution d'identités dites de « *genre* » : ces identités correspondent aux normes voulues par toute société, toute culture et sont reprises à leur compte par les individus. Prétendre que le « *genre* » vise à rendre l'homosexualité tout aussi acceptable que l'hétérosexualité est une réduction qui frise la malhonnêteté. Il s'agit de bien davantage : de cette place normée qui est faite à chacun en fonction de son sexe et l'oblige à se conformer au « *genre* » qui lui est rattaché ; de cette place construite universellement de façon hiérarchique selon ce que j'ai appelé dans mes propres travaux « *la valence différentielle des sexes* », laquelle établit une équivalence entre le statut de femme et celui d'enfant ou de cadet, c'est-à-dire de mineur.

Qu'advient-il de différence des sexes dans nos sociétés ?

Josef Ratzinger : L'Église, éclairée par la foi en Jésus Christ, parle plutôt d'une collaboration active entre l'homme et la femme, précisément dans la reconnaissance de leur différence elle-même.

Françoise Héritier : Il m'apparaît que c'est l'observation de la différence des sexes qui est au fondement de toute pensée, aussi bien traditionnelle que scientifique. Le corps humain, lieu d'observation de constantes, présente un trait remarquable et certainement

scandaleux, qui est la différence sexuée et le rôle différent des sexes dans la reproduction. Il s'agit là du butoir unique de la pensée, sur lequel est fondée une opposition conceptuelle essentielle : celle qui oppose l'identique au différent.

Que peuvent attendre les femmes des religions ?

Josef Ratzinger : La femme doit se laisser convertir **comme tout un chacun mais elle doit aussi** reconnaître les valeurs singulières et particulièrement efficaces de l'amour pour autrui, dont sa féminité est porteuse.

François Héritier : **De mon point de vue**, le relais des religions révélées a accentué ce que j'appelle la « *valence différentielle des sexes* », en y ajoutant les obligations proprement féminines que sont la fidélité, la virginité, la modestie, la continence, l'absence d'ambition personnelle et, surtout, le rejet du savoir.

Josef Ratzinger : L'antique récit de la Genèse laisse **bien** entendre que la femme, en son être le plus profond et le plus originaire, existe « *pour l'autre* ». **Allez voir la première Épître aux Corinthiens, chapitre 11, verset 9 !**

Marie Balmary : Dans la Genèse, ce n'est pas **vraiment** l'homme qui est à l'image de Dieu, mais « *l'humain, mâle et femelle* », ce n'est pas l'un à l'autre, ni l'un dans l'autre, ni l'un pour l'autre, mais l'un et l'autre.

La religion a-t-elle un rôle dans la domination des hommes sur les femmes ?

Françoise Héritier : **Assurément, avant même l'arrivée des monothéismes,**

quand, au Paléolithique moyen, l'humanité devient pensante, elle constate des choses incompréhensibles, dont la plus étonnante de toutes : pourquoi y a-t-il deux sexes, dont un seul est capable de se reproduire lui-même et de reproduire l'autre ? Les hommes de Neanderthal observent également qu'il faut une copulation pour que les femmes soient enceintes, et trouvent là la réponse à leur interrogation. Les hommes sont les pourvoyeurs de vie puisqu'ils mettent les enfants dans les femmes. Les observations sont erronées, mais c'est d'elles que découle la domination masculine. Les femmes sont perçues comme une ressource rare qui permet aux hommes d'avoir les fils qu'ils ne peuvent avoir seuls. Ni les femmes ni les hommes ne sont contraints par la biologie : il s'agit de se répartir les femmes comme on se répartit les autres ressources rares.

Josef Ratzinger : Repartons de la Bible !

Dans les paroles que Dieu adresse **dans le troisième chapitre de la Genèse** à la femme suite au péché, se manifeste le mode de rapports qui va désormais s'instaurer entre l'homme et la femme : « *Le désir te portera vers ton mari, et celui-ci dominera sur toi* ». Ce sera une relation dans laquelle l'amour sera souvent dénaturé en une pure recherche de soi, en une relation qui ignore l'amour et qui le tue, le remplaçant par le joug de la domination d'un sexe sur l'autre.

Situation tragique où se perdent l'égalité, le respect et l'amour qu'exige, selon le dessein originel de Dieu, la relation entre l'homme et la femme.

Françoise Héritier : À mes yeux, ce rapport des sexes est au cœur des choses, et le modèle d'inégalité qu'il promeut, à la base de toutes les autres inégalités. Les catégories de genre, les représentations de la personne sexuée, la répartition des tâches telles que nous les connaissons dans les sociétés occidentales ne sont pas des phénomènes à valeur universelle générés par une nature biologique commune, mais bien des constructions culturelles. Avec un même alphabet symbolique universel, chaque société élabore des phases culturelles singulières qui lui sont propres...

Le dialogue continue...

Interview imaginaire réalisée à partir de :

- Josef Ratzinger : (31 mai 2004) *Lettre aux Évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde*, Paris, Salvator, p. 13 ;

- Françoise Héritier : intervention devant l'Assemblée Nationale le 11 octobre 2011 et *Masculin-Féminin I la pensée de la différence* (1996) et *II dissoudre la hiérarchie* (2002) ;

- Marie Balmory : *Abel ou la traversée de l'Éden*, Paris, Grasset, 1999, 367 p.

« Aujourd'hui, je suis une femme »

TÉMOIGNAGE

*E*nfin, j'ai une carte d'identité de femme et je suis femme dans mon apparence extérieure, même nue. Mais je ne suis pas vraiment une femme car je suis un mâle... Je suis une femme d'origine transsexuelle. Comme bien des homosexuels ayant la foi, je me suis demandé au début si je n'allais pas être damnée. Mais dans mon parcours, j'ai eu plutôt l'impression d'être accompagnée par Dieu.

C'est à quinze ans qu'à surgi en moi le désir fou d'être une femme, alors que j'étais un garçon « normal ». À l'époque, j'ai prié Dieu avec ferveur, le suppliant de me transformer. Puis il a fallu me résigner et assumer le mieux possible ce que le monde attendait de moi. Études supérieures, carrière professionnelle, mariage. Nous avons eu une fille, puis un fils. Pour ménager ma femme, j'avais convenu avec elle que je ne lui parlerais plus de ce qui me taraudait. Mais le désir fou, la frustration terrible, étaient toujours là, comme l'œil du Seigneur dans la tombe de Caïn... Alors j'ai demandé à Dieu la grâce de me permettre de « tenir » sans me livrer à aucun passage à l'acte, pendant les vingt années qui suivraient, afin de conduire le mieux possible, en tant que père, mes enfants à l'orée de leur vie d'adulte, avec le maximum d'atouts. Je lui demandais de bien vouloir ensuite me faire mourir, car je savais que ma résistance s'effondrerait et que je ferais souffrir ceux que j'aimais. Je pensais qu'ils assumeraient mieux un père mort qu'un père qui aurait changé de sexe.

Et puis, au bout de vingt ans, pendant lesquels j'ai compté les jours, une main mys-

térieuse a tout mis en place : mes enfants étant lancés dans la vie par de brillantes études, c'est mon épouse qui a demandé le divorce parce qu'elle ressentait trop de malaise en moi (sans qu'on ait reparlé de ce qui me taraudait). Là-dessus, je me suis retrouvée au chômage. J'étais donc seule face à une nouvelle page de ma vie à écrire. J'ai prié. Et Dieu a mis sur ma route la MCC (Metropolitan Community Church) de Montpellier, où j'ai fait la connaissance de chrétien(ne)s gays et lesbiennes formidables, vrillés à leur foi et essayant de « déminer » les condamnations que les textes anciens semblent leur lancer. C'est dans le cadre d'un « Carrefour des Chrétiens Inclusifs » que j'ai fait mes premiers pas en pleine lumière en tant que femme, où je me suis sentie aimée de Dieu comme telle. Cela m'a amenée à la « Communion Béthanie », centrée sur la prière animée par Jean-Michel Dunand, qui est pour moi comme une famille aimante.

Ma transition s'est déroulée sur trois ans. J'ai eu affaire à des médecins sérieux et humains. Les rapports avec ma famille ont comme prévu été douloureux. Mais personne n'a rompu les ponts. Moi qui demandais la mort, j'ai reçu un surcroît de vie d'une grande richesse et je peux aider les autres. C'est bien au-delà de ce que j'espérais.

J'ai le sentiment que Dieu n'a cessé de m'ouvrir les bonnes portes et de m'éloigner des mauvaises. Je me demande encore pourquoi...

Anne-Gaëlle

« Foi et transidentité, chemin vers la vérité »

TÉMOIGNAGE

Transidentité : fait de ressentir une inadéquation totale ou partielle entre son corps et son ressenti intérieur d'être un homme ou une femme. Par extension, « **trans** », pour personne trans, est un terme général qui désigne les transsexuel/les et les transgenres.

Comment la foi a-t-elle pu me permettre d'affirmer et de vivre mon identité de genre ? Comment, ayant été déclaré fille à la naissance, pouvais-je me ressentir au plus profond de moi un garçon ? Lorsque nous sommes en dehors des normes, il est parfois difficile de se raccrocher à la foi pour survivre et supporter un mal-être qui nous ronge de l'intérieur. Le christianisme oublie trop souvent les paroles du Christ pour se conformer d'abord aux normes imposées par la société. Mais le Christ en son temps n'était-il pas lui aussi mal perçu et marginal ? Ne s'est-il pas d'abord adressé à ceux rejetés par la société ? Durant de trop longues années, j'ai essayé de nier une réalité qui apparaissait à mes yeux d'alors une abomination. Ce que je voyais dans le miroir, quand j'avais le courage de regarder, n'était pas la personne que je ressentais en moi. Ce mal-être fut mon plus fidèle compagnon jusqu'à ce que j'accepte la réalité de mon identité, être un homme.

« Vous connaîtrez la vérité et la vérité fera de vous des hommes libres. » (Jean 8, 32)

« Quiconque est de la vérité écoute ma voix. » (Jean 18, 37)

Cette vérité, être un homme, et le fait de l'assumer, m'ont libéré des contraintes et des normes réductrices de la société. Cette liberté enfin trouvée m'a permis de vivre pleinement ma foi. Je n'avais plus à me mentir à moi-même,

ni aux autres. Cette sincérité me permettait enfin d'être vrai dans mes prières.

Un changement de sexe passe par une période de transition, un vrai parcours du combattant. Il faut une détermination sans faille pour être enfin reconnu par tous dans l'identité de genre qu'on a soi-même toujours ressentie. Une sentence a été très présente pour moi durant cette période. Tout chrétien orthodoxe l'a déjà entendue au moins une fois dans sa vie de croyant. Saint Silouane l'Athonite (moine russe du Mont Athos, endormi en Christ en 1938, canonisé en 1987) alors qu'il était dans un état de profonde prière et de désespoir intense, reçut dans son cœur cette parole de Dieu : « Tiens ton esprit en enfer et ne désespère pas ! » C'est là que j'ai puisé le courage de parcourir mon chemin de vérité, ma transition. C'est là que ma foi en Dieu s'est renforcée.

Transition : période durant laquelle une personne évolue vers/dans le genre dans lequel elle s'identifie.

Je regrette seulement que les institutions religieuses et ceux qui s'en font les gardiens s'empressent de juger l'autre et de le rejeter au lieu de lui accorder attention et compassion. Beaucoup de personnes trans, comme moi, ont besoin d'entendre et de vivre les paroles d'amour du Christ. Nous avons tous besoin un jour ou l'autre du réconfort de Ses paroles, n'en privons pas les autres.

Guil Az

NB : les citations sont tirées du Nouveau Testament version TOB.

« Ma foi et ma bisexualité »

TÉMOIGNAGE

Pour être simple on peut dire que la bisexualité c'est la capacité d'être attiré amoureusement et/ou sexuellement par les deux sexes. Si les contours de la définition peuvent être modulés (on peut dire aussi que c'est la capacité d'être attiré (affectivement, sentimentalement, sexuellement etc.) par quelqu'un, quel que soit son sexe ou son genre), deux notions sont essentielles : la potentialité et l'ouverture de l'éventail des attirances. Mais la définition ne va pas plus loin car il y a autant de manières de vivre sa bisexualité qu'il y a de personnes bisexuelles.

Ci-dessous : photo Cailil (source : wikimedia)

Je suis chrétienne : je crois en un Dieu capable de prendre notre condition jusque dans ses pires moments pour nous assurer de sa présence à nos côtés. Je ne pourrais croire en aucun autre. Je suis aussi bisexuelle : mes émotions sentimentales et sensuelles peuvent s'attacher à un homme comme à une femme, potentiellement car au final c'est dans la rencontre, imprévisible et unique, que cette disposition se fixe sur l'un ou l'autre. Alors que j'étais a priori attirée par les garçons, à dix-huit ans je suis tombée amoureuse de J., une jeune femme. Mais ce coup de foudre inatten-



du n'a mis en question ni la construction de mon identité ni ma relation à Dieu. Pour moi, les personnes sont avant tout des êtres humains. Dieu a créé l'humain, et c'est le coup de dés de la nature qui nous fait naître avec un corps de femme ou d'homme, qui d'ailleurs ne nous correspond pas toujours. Alors quand je suis tombée amoureuse de J., j'étais juste un être humain amoureux d'un autre être humain. Rien de mal à cela. Je crois que le Mal est ce qui rend Dieu triste, voire même ce qui lui cause une souffrance comparable à celle qu'il a vécue dans sa chair d'homme. Je ne

pense pas que ma bisexualité cause de la peine à Dieu. Il souffre quand ses enfants souffrent : « Ce que vous avez fait au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous l'avez fait ». Le repère essentiel pour la conduite de ma vie se place donc dans le respect de l'autre.

Je suis séduite par une personne sans qu'importe son sexe et je vis mes relations de façon exclusive. Ce n'est pas un choix moral, c'est ce qui convient à ma personnalité. D'autres bi ont besoin d'avoir dans leur vie des personnes des deux sexes, trouvant en chacun une particularité irremplaçable n'existant pas dans l'autre. Ils sont conduits à avoir des relations polyamoureuses ou pluri-partenaires. Ces modes de vie - non propres à la bisexualité - ne sont pas en soi condamnables, selon moi. L'essentiel pour le respect de l'autre est d'être sincère et de ne pas obliger quelqu'un à vivre des situations ne lui convenant pas sans lui laisser le choix initial de l'accepter ou pas.

Devant l'infini des possibles que propose la vie, Jésus nous a laissé son message en paraboles, pas dans un quadrillage d'interdits et d'obligations. Tout ne nous est pas précisé, en même temps que tout nous est donné. C'est une incitation à en tirer la vérité avec nos propres forces, sans remettre cette charge à autrui, même si la sagesse conseille d'être à l'écoute des différents points de vue. Il appartient à chacun, en son âme, de trouver son juste chemin dans chaque situation à l'aide de ce dont Dieu nous a doté : l'amour, la conscience, la prière

*Jésus nous a laissé
son message
en paraboles,
pas dans un
quadrillage
d'interdits
et d'obligations.*

et les Évangiles. Dieu nous aime et nous respecte infiniment, dans notre individualité, notre pluralité et notre liberté. Il ne nous infantilise pas, il nous responsabilise et nous offre sa confiance. C'est une immense preuve d'amour qui m'émeut beaucoup, et une grande exigence à la fois. À moi d'y répondre, de lui répondre, telle que je suis.

D'après le site de l'association Bicause
<http://bicause.webou.net>

Vivre c'est devenir

Sexe, genre et identité

Approche constructiviste

Tout le monde s'accorde, même les plus opposants aux analyses de genre, à reconnaître à ce type d'approche une pertinence certaine dans la mise en valeur des injustices et des discriminations entre les hommes et les femmes. Tony Anatrella¹ déclare que l'affirmation de l'égalité entre les hommes et les femmes représente un progrès considérable dans le monde et notamment là où des cultures infériorisent et méprisent les femmes à commencer par les fillettes. Mais très vite le soupçon apparaît : « *Si les études du "gender" ont eu le mérite de mettre en lumière des inégalités et des injustices sociales à l'égard des femmes, très vite ces études sociologiques se sont transformées en mouvement idéologique et de combat entre les hommes et les femmes.* » Les analyses de genre (*gender studies*) sont accusées de se durcir en « *théorie du genre* » qui prônerait le libre accès à une identité construite et rejetterait tout donné d'ordre biologique, appelé « *naturel* ». On pourrait de ce fait choisir son sexe ! Cette éventuelle fluidité du sexe panique la hiérarchie catholique et les

milieux conservateurs. Il existe un malaise certain par rapport à une soi-disant théorie du genre soupçonnée de supprimer la différence sexuelle. Nous faisons l'hypothèse que, composée d'hommes masculins, c'est la masculinité de la hiérarchie qui se sent menacée. L'obligation du célibat qui oblige à se garder des femmes et une certaine morale sexuelle qui a longtemps assimilé le plaisir au péché ne favorisent pas la construction d'une identité sexuelle sereine³. La notion de genre a l'avantage de rendre visibles les hommes comme individus sexués. Ce qui a permis une émergence d'une histoire des hommes, de l'étude de la construction de la virilité, des souffrances des hommes⁴.

Genre et constructivisme apparaissent liés dans la crainte et le rejet qu'ils provoquent. Mais qu'est-ce que le constructivisme ?

Qu'est-ce que le constructivisme ?

Cette philosophie déjà ancienne⁵ ne nie pas la réalité (en l'occurrence les données appelées « naturelles »), mais

dit que nous ne la connaissons que par l'expérience que nous en faisons et que celle-ci est toujours relative à notre culture, à notre situation dans un monde précis, à notre environnement, dépendante de notre regard propre, de nos expériences passées... On ne peut donc jamais tabler sur une réalité qui serait totalement objective. Elle n'est pas non plus totalement subjective, car nous faisons tous la même expérience et rencontrons la même réalité. Mais nous ne pouvons prouver l'objectivité de nos perceptions. Il y a bien un réel qui résiste, mais auquel nous n'avons accès que par la perception et l'organisation que nous en faisons. Einstein dit que c'est la théorie qui détermine ce qu'on peut observer. Sans théorie, sans hypothèse, nous ne voyons rien. De plus, quand on observe la réalité, on modifie celle-ci. C'est un renversement de la façon habituelle de penser dans laquelle la réalité existerait indépendamment de nous. C'est souvent ainsi que l'on perçoit la création de l'univers par Dieu : une réalité donnée dont l'homme découvre les lois naturelles, alors qu'on pourrait parler de cocréation. Ajoutons que nos efforts de connaissance créent une réalité, que l'on peut être tenté de considérer comme unique et définitive, « naturelle » pourrait-on dire. C'est contre cette absolutisation de notre « vérité » que le constructivisme met en garde. Nous construisons donc une image de la réalité, une vision du monde. Il s'agit d'une image globale qui s'intègre dans un ensemble et possède sa cohérence. Une telle construction est

aussi une construction de sens. L'être humain ne peut pas vivre dans le non-sens, dans l'absurdité, sans tomber dans la folie. D'où l'importance de passer du chaos au cosmos (Piaget). Cette image du monde n'est pas le monde, mais nous n'avons aucun moyen de connaître le monde autrement que par les images que nous nous en faisons et que nous soumettons à un processus de vérification en les confrontant aux images des autres, aux faits et aux événements. Ce processus peut les confirmer car elles s'avèrent pertinentes ou les rejeter comme inadéquates ou encore nous laisser dans l'indécision. En logique, il s'agit du vrai, du faux ou de l'indécidable.

Alors la personne humaine est-elle un être uniquement construit culturellement et en particulier en ce qui concerne le corps sexué, l'identité sexuelle et les relations sociales ?

Le même processus que décrit précédemment est à l'œuvre dans la définition de nous-mêmes et des autres. Là encore, nous n'accédons à notre moi, à notre identité que par un processus de communication avec les autres. S'est-on parfois demandé pourquoi nous passons autant de temps à des conversations et des échanges au contenu informatif pratiquement nul, comme les conversations sur la pluie et le beau temps ? C'est parce que nous avons besoin de savoir qui nous sommes et nous passons donc notre temps à proposer à ceux qui nous entourent une image de nous-mêmes et nous attendons qu'elle soit confirmée. À la limite,

peu importe le contenu des échanges, c'est la relation qui s'instaure entre les interlocuteurs qui compte. Cependant, lorsque l'échange porte sur des sujets graves qui nous tiennent à cœur, notre image peut en recevoir une confirmation valorisante ou un rejet cinglant. Dans ce dernier cas, il nous faut alors en proposer une variante. Il arrive aussi que notre propos ne soit pas perçu, c'est comme si nous n'existions pas. Si cette situation est habituelle, surtout chez un être en formation, elle aboutit à de graves troubles de la personnalité. Le plus souvent, heureusement, on se construit grâce à la confirmation ou au rejet de son image. On agit de même pour autrui. Non seulement toute parole prononcée, mais toute attitude, tout comportement prend une signification de confirmation, de rejet ou de déni. C'est grâce à ce processus incessant de communication que nous sommes ce que nous sommes. Privé d'échanges, privé d'environnement humain, un être ne peut se construire et devenir vraiment humain. On n'existe pas tout seul, on n'a pas de réalité en dehors du regard de l'autre, sans sa reconnaissance. C'est là que Simone de Beauvoir avait raison : « *On ne naît pas femme, on le devient* ». Et elle ajoutait « *sous le regard d'un homme* ». Son raisonnement omettait la réciproque : « *On ne devient homme que sous le regard d'une femme* ». On ne s'identifie que dans un jeu subtil entre le Même et l'Autre, à la fois semblable à autrui et différent de lui. On ne prend conscience de son sexe que devant le sexe de l'autre. Les identités s'élaborent

au sein de systèmes relationnels dont les éléments sont en interdépendance, comme peuvent l'être le masculin et le féminin. Si, effectivement, l'identité est construite, elle n'est pas pour autant créée *ex nihilo*. Le sexe comme le genre, comme l'orientation sexuelle et comme bien d'autres choses encore qui constituent l'être humain sont des matériaux de base de notre identité. On ne choisit pas tout. On classe, on organise, on donne du sens. Ce n'est pas une liberté débridée. Chacun, chacune a ses contraintes. Il, elle, n'a choisi ni son sexe, ni son orientation sexuelle, ni ses parents, ni son environnement, ni son milieu social, ni sa culture, ni sa race. Et c'est avec tout cela qu'il faut faire. La personne humaine est plus que son sexe. Il faut « *prendre garde à ne pas assimiler l'individu à son sexe biologique* »⁶. De plus, l'environnement ne cesse de changer avec l'âge et les circonstances de la vie obligeant à endosser de nouvelles identités. Ce processus de construction dure toute la vie. On pense que c'est dans l'enfance et l'adolescence que ce processus est particulièrement actif et qu'à l'âge adulte il s'arrête. *Adolescents* est un participe présent désignant quelque chose en train de se faire, alors qu'*adultus* est un participe passé, c'est fait, c'est terminé. Or il n'en est rien. S'il est vrai que ce processus est à son apogée dans les jeunes années, son arrêt signifie la mort. L'être humain ne cesse de devenir humain, c'est l'*anthropolescence*, véritable nature de l'humanité. D'un côté, nous avons des matériaux qui contribuent à nous constituer,

mais de l'autre, à partir de ces données brutes, il y a la construction personnelle dont nous sommes responsables.

L'image de Dieu⁷

Le premier commandement (Ex 20, 3-5 et Dt 5, 6-8) interdit les images de Dieu : « *Tu ne te feras aucune image sculptée... Tu ne te prosterner pas devant ces images ni ne les serviras.* » Or comment accéder à Dieu sans l'intermédiaire des images ? Comme l'homme se construit et construit son monde, il construit aussi son Dieu. L'histoire de Dieu reflète l'histoire de l'homme. Jean Onimus⁸ montre comment, selon son évolution, l'humanité est passée du dieu de la tribu aux dieux cosmiques, puis au dieu absolu, abstrait, évanescents, aliénant, libérateur, de celui des mystiques à celui du mal en passant par le Dieu horloger et le Dieu du bien. Cette construction, d'image en image, n'est pas terminée. De quel Dieu avons-nous besoin aujourd'hui ? Quel sera le Dieu de demain ? Comment cette succession d'avatars divins est-elle conciliable avec l'interdiction de faire des images de Dieu ?

Là encore, le constructivisme peut intervenir. En effet, un adjectif attire l'attention dans ce premier commandement, c'est le mot « sculptée ». Lorsqu'elle est sculptée, l'image accède à un niveau de fixité et de rigidité. L'image est devenue plus réelle que le réel. Elle est devenue une idole. L'idole n'est pas seulement la sculpture de bois ou de métal (le Veau d'or), mais c'est notre idée de Dieu, absolutisée au point de la prendre pour Dieu lui-même et de

nous prosterner devant elle. Ma propre réalité, celle de l'autre, celle du monde échappent aux images dans lesquelles nous voudrions l'enfermer et la cerner. Le réel est toujours autre que ce que j'en saisis. *A fortiori*, Dieu est le tout-autre sur lequel je ne peux mettre la main. Le Veau d'or nous fait sourire dans son inadéquation à représenter Yahvé, et pourtant nos images de Dieu sont aussi de bien piètres représentations. Elles ne peuvent devenir chemins vers Dieu que dans la mesure où elles acceptent d'être frappées d'indécidabilité. Plus nous avons peiné pour nous faire une image de Dieu, cohérente, donnant sens à nos existences, plus il est difficile de l'abandonner. Lorsque des circonstances ou de nouvelles connaissances théologiques ou scientifiques viennent remettre en cause notre image de Dieu, nous nous sentons envahis par le doute, par l'absurdité de l'existence, ébranlés dans nos convictions les plus profondes. Il est compréhensible que nous nous accrochions alors à nos images obsolètes et sécurisantes et que nous les légitimions par la fidélité ou l'obéissance. Mais nous sommes entrés dans une attitude d'idolâtrie. La vérité, y compris celle de Dieu, n'est pas à trouver parce qu'elle existerait quelque part, elle est à faire au cours d'un processus jamais terminé. C'est peut-être au cœur de l'épreuve, abandonnés de Dieu (de notre image de Dieu ?), lorsque nous lâchons prise, emportés dans l'indécidable, que le Dieu vivant et insaisissable est le plus proche de nous.

Apprendre à surfer

De tout temps, on a cherché à conforter son identité : costumes régionaux, vêtements féminins et masculins très diffé-



Photo École Natural Surfe Lodge

Jeune surfeur débutant

renciés, signes distinctifs selon la classe sociale ou l'appartenance, badges, insignes... etc. L'évolution du monde a bousculé nos identités, de race, de milieu social, de genre, de sexe. Il y a un brassage nouveau des populations, des religions, des classes sociales ou des sexes, une répartition nouvelle des tâches et des rôles. Les anciens points de repères ne conviennent plus. Faut-il alors renforcer des identités menacées ou entrer courageusement dans un processus de construction et de reconstruction de l'image de soi ? Les identités qui s'élaborent ainsi sont plus riches et plus souples. Nous ne sommes plus enfermés dans une identité univoque. Dans la logique exclusive du « ou bien / ou bien », qui rend incompatibles plusieurs

appartenances, ne faut-il pas introduire la logique du « et / et » où restent en tension des rôles ou des valeurs différentes, voire divergentes ? En passant d'une logique à l'autre, on atteint la logique multidimensionnelle et complexe qui s'énonce ainsi : soit ceci, soit cela, soit les deux⁹. N'est-ce pas à un tel changement logique que nous

sommes appelés ? Sachant utiliser nos diverses appartenances, gardant en tension le féminin dans le masculin et le masculin dans le féminin, apte à remplir plusieurs rôles et à en changer selon les circonstances, ouvert à des valeurs nouvelles.

Ce mouvement perpétuel, cette fluidité, cette inconsistance, cette absence de point fixe peut donner le tournis et inciter à se replier sur une proposition identitaire qui a le mérite de l'ancienneté. Une fois une représentation globale établie et considérée comme satisfaisante, on peut avoir tendance à la rendre intouchable ; nous avons enfin établi « le vrai » et ce faisant nous prenons la représentation pour la réalité. Si des éléments viennent contre-

dire cette « vérité », on peut préférer ne pas les voir ou les déformer pour les faire tenir dans notre vision du monde. Les contradictions entre la réalité telle qu'elle est et telle qu'elle devrait être en fonction de nos prémisses sont alors utilisées pour renforcer notre représentation. L'opinion se durcit et se transforme en dogme : *doxa* devient *dogma*. On s'acharne d'autant plus à défendre son « image » que celle-ci correspond à la réalité communément admise dans son groupe de référence. Se trouver en harmonie avec son groupe ou sa culture est bien aussi important que le témoignage de ses sens. On fait alors la sourde oreille, on se voile la face, on fait la politique de l'autruche. Condamnés à ne pouvoir nous passer d'images pour appréhender la réalité, nous avons aussi à conserver à l'image son statut d'image, c'est-à-dire de représentation signifiante, mais ne portant pas toute la signification, image pertinente pour aujourd'hui, pour telle personne, pour telle culture scientifique ou autre, mais sans pertinence pour demain ou pour d'autres cultures. Il nous faut alors changer nos prémisses. C'est là où il faut redonner à l'indécidable sa fonction. En effet, il est inconfortable de vivre dans l'indécidabilité, sorte d'oscillation entre le vrai et le faux, entraînant le suspens de l'action. « Qui suis-je ? Que dois-je faire ? » Mais c'est aussi l'ouverture de la recherche, la source de la créativité et d'une liberté possible¹⁰.

L'accès à la liberté ouvre sur une énorme responsabilité vis-à-vis de nous-mêmes et des autres. La construction de soi

est permise par le regard des autres et celle des autres dépend de notre regard. Nous ne sommes pas loin de la règle d'or : Agis envers les autres comme tu voudrais qu'ils agissent envers toi. Alors que le constructivisme est accusé de supprimer les points de repère, celui-ci n'en est pas dépourvu pour autant : « la tolérance, le pluralisme, la distance qu'il nous faut prendre à l'égard de nos propres perceptions et valeurs pour prendre en compte celles des autres¹¹ » ; la responsabilité, car nous sommes en grande partie responsables de notre image et de celle des autres ; si notre construction n'est pas pertinente, nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous-mêmes. Un autre repère consiste à agir toujours de manière à augmenter le nombre des choix. Tout ce qui enferme dans un rôle, dans un genre, dans un sexe, dans une identité est contraire à l'épanouissement des potentialités de la personne. Ouvrir l'éventail des possibles, se rendre capable de modifier des significations qui n'ont plus de pertinence pour aujourd'hui. Certes, il s'ensuit une instabilité, une précarité, une remise en question permanente qui font partie de notre monde complexe postmoderne. Il s'agit de rester en équilibre sur cet océan mouvant en développant notre réseau d'interaction, notre potentiel relationnel, notre capacité de réflexion.

L'image du surfeur s'impose¹². Au lieu de suivre un parcours balisé, celui-ci se laisse porter par la vague. Sous l'apparente désinvolture du geste, se cache une force intérieure très grande qui

n'est pas inquiétée ou déstabilisée par ce qui surgit, mais qui utilise au contraire ce qui se présente, pour une plus grande vitesse et un plus grand plaisir. Si, par hasard, le surfeur est déséquilibré, il montre alors toute sa capacité à encaisser, sans être démoli. Utilisant encore une fois les éléments, il refait surface et recommence pour une glisse encore plus belle.

Pour des chrétiens, cette démarche n'est pas sans rappeler celle de la foi. La foi ne commence-t-elle pas lorsqu'il n'y a plus de chemin ? Elle demande d'avancer encore, de sauter en fermant les yeux sans savoir s'il y aura de la terre ferme pour se recevoir, et sans doute n'y en aura-t-il pas. Parfois, furtivement, nous avons expérimenté que même sans terre ferme nous ne tombions pas. Comme Pierre marchant sur les eaux : c'est bien la foi qui le maintient, dès qu'il revient à la réalité raisonnable, il sombre¹³.

Alice Gombault

¹Tony Anatrella, *Conférence à Rome, 23 novembre 2011*.

²Cf. Jacques Arènes, *psychanalyste chrétien, comme Tony Anatrella. Ils appuient tous deux de leur compétence la pensée du magistère catholique, défavorable au genre*. « La tendance actuelle va plutôt dans le sens d'un "constructivisme" où les thèmes liés à la sexuation sont considérés comme des représentations culturelles qui n'ont rien à voir avec une quelconque donnée naturelle. » In « *La question du genre* », Études, janvier 2007.

³*Cette fragilité masculine (peut-être une peur archaïque de la castration ?) est sensible dans le document « Théorie du genre et SVT » proposé par la Fondation Jérôme Lejeune, qui montre, en couverture, un petit garçon penché vers son sexe, pour bien s'assurer de son existence, accompagné des interrogations suivantes : « Pas un homme ? Moi ? Alors ? Quoi ? ».*

⁴Françoise Thébaud, in revue *Historiens et Géographes*.

⁵Vico, XVIII^e siècle, *philosophie reprise par Kant et, parmi les contemporains, Piaget, Edgar Morin et autres*.

⁶Sylviane Agacinski, *reprenant la pensée d'Aristote. Femmes entre sexe et genre*, Seuil, 2012, p. 72.

⁷Article paru dans *Parvis* n°25, 2005.

⁸Jean Onimus, *Le destin de Dieu*, Éd. L'Harmattan, 2003.

⁹Edgar Morin.

¹⁰Henri Atlan, *Tout, non, peut-être : éducation et vérité*, Éd. Seuil, 1991.

¹¹L'invention de la réalité, *Contributions au constructivisme, dirigé par Paul Watzlawick*, Seuil, 1988, p. 344.

¹²Alice Gombault, « *Les identités bougent* », La Croix, 8 novembre 1999.

¹³Alice Gombault, « *Quels points de repère ?* », La Croix, 6 janvier 2004.

Jésus queer ?

Littéralement « bizarre », « tordu », **queer** a, au départ, le sens insultant de « pédé » en français. Il est repris dans les années 90 par les personnes LGBT elles-mêmes comme un signe de fierté. Le « mouvement queer » revendique alors une alliance de toutes les minorités, en particulier les moins « présentables » de la communauté LGBT : trans, noirs et chicanos, lesbiennes, prostitué.e.s... La « théorie queer » (terme inventé par Teresa de Lauretis et dont Judith Butler est la figure la plus connue) se veut non plus seulement une mise en cause des dominations des hommes sur les femmes et de l'hétérosexualité sur l'homosexualité, mais de ces catégories même, non pas pour niveler les identités mais au contraire pour permettre leur prolifération vers plus de diversité.

Depuis les années 1960, principalement dans le monde anglo-saxon, des personnes LGBT, théologiennes ou non, ont produit des théologies du point de vue de leur expérience. Ainsi est né

un « Jésus queer » après le Jésus noir des théologies noires et le Jésus des théologies féministes...

Que faire d'un Jésus qui a été identifié à l'expérience mâle, blanche, hétéro et utilisé pour justifier le pouvoir mâle, blanc et hétéro quand on est femme, noire et/ou LGBT ? Cette question que se sont posée tous les groupes dominés depuis les années 1960, la théologienne catholique (indépendante) anglaise Elizabeth Stuart l'a également trouvée (et poursuivie) dans les théologies gays et lesbiennes apparues principalement depuis les années 60 dans le monde anglo-saxon¹. Pour se réapproprier Jésus, ces courants ont commencé par un travail d'« archéologie », selon le concept de Michel Foucault : étudier ce que chaque époque a ajouté comme « couche » à la figure du Christ. Première transformation : afin de devenir une religion capable de rejoindre les élites de l'Empire romain, Joshua a été transformé en Jésus. Joshua avait sa place dans la tradition de l'ancien Israël, proclamait et vivait une vision profondément contre-culturelle et égalitariste, menée jusqu'à la mort. Une deuxième transfor-

mation : Jésus est « neutralisé » par son introduction dans la culture grecque, profondément suspicieuse vis-à-vis du corps, de la sexualité et des passions. Selon Elizabeth Stuart, il est « *devenu un homme vierge, né d'une vierge, libre de tout désir, l'incarnation d'un Dieu qui dans les termes de la philosophie grecque dominante devait être sans passion, incapable de souffrances et inchangeant parce que cela était identifiable avec la perfection*² ». Dernière transformation que pointe Elizabeth Stuart : au IV^e siècle, il est identifié comme une seule substance avec le Père, faisant de sa masculinité le seul aspect de son identité laissé intact. Identifié à un mâle célibataire, il est utilisé pour justifier le pouvoir des hommes célibataires ; de prophète égalitariste, il a été transformé en un Jésus régnant sur la création comme l'Empereur sur l'Empire, justifiant toutes les hiérarchies. Elizabeth Stuart veut, à la suite du théologien jésuite LGBT Robert Goss, retrouver un autre Jésus : Le Joshua, tout de passion pour les autres, du côté des opprimés. Jésus/Joshua, « *l'homme qui avait des relations d'intimité avec les hommes et les femmes, qui vivait entièrement en et à travers son corps, mangeant, buvant, touchant, guérissant, à sa manière, à travers la vie des gens ; un homme qui appelait son peuple hors des structures familiales de son temps et refusait de reproduire les hiérarchies des religions et de la société au milieu de ses amis avec lesquels il formait une nouvelle forme d'amitié, non basée sur les liens du sang, ou les hiérarchies de genre ; un homme soignant le serviteur d'un centurion (même si de*

*tels serviteurs étaient aussi fréquemment des amoureux), qui s'identifiait lui-même aux eunuques considérés comme pervers et sexuellement pervertis ; un homme qui se tenait en solidarité avec les non-personnes de son temps*³. » Les deux théologiens veulent rendre à leur peuple le Jésus « comme nous » qui lui a été caché, rejoignant le geste de la théologie de la libération dont ils revendiquent l'héritage, sans s'y limiter : « *Exactement comme il est possible pour les Noirs de proclamer que Jésus est Noir, et aux femmes de se retrouver dans l'image de "Christea", c'est ainsi que le peuple queer peut déclarer que "Jésus est queer"*⁴ ». Ce premier Jésus Queer correspond à la première définition du Queer du début des années 90 : mouvement social, alliance de tous les exclus de la domination de genre, gays, lesbiennes, bi, transgenres, prostitué-e-s dans un mouvement de remise en cause de cette domination.

1^{er} Jésus Queer : l'explosif

Le théologien Robert Goss illustre cette première vision de Jésus Queer. Théologien jésuite américain, il milite au début des années 90 à Queer Nation, groupe issu d'Act Up. Pour Queer Nation, il s'agit de mettre en évidence combien les normes hétérosexuelles sont omniprésentes dans l'espace public, y compris dans des espaces où la sexualité n'est a priori pas en jeu, comme les grands magasins. Le samedi après-midi, les militants de Queer Nation les investissent. Ils se contentent de se comporter comme le feraient les couples hétérosexuels (s'embrasser, se tenir la main), provoquant protestations des

hétérosexuels présents et interventions musclées des vigiles. « *Le malaise et les réactions provoqués mettent en évidence l'énergie dépensée par la communauté normale pour préserver son espace, consolider et surveiller ses enceintes en tenant à distance les formes polymorphes de sexualité*⁵. » Elizabeth Stuart commente ainsi ces actions :

« *Les chrétiens queer sont appelés à vivre le Règne de Dieu dans une action transgressive, faire entrer Dieu dans l'espace homophobe afin de le détruire*⁶. »

Goss insiste en effet sur le thème très juif de la *Basileia*, du Règne de Dieu dans la prédication de Jésus, identifié au Royaume de ceux qui sont aujourd'hui opprimés, ceux auxquels s'identifiait Jésus. Figure de la révolte des exclus, il est pour Goss le militant des pratiques transgressives. Le paradigme en est pour lui la scène où il chasse les marchands du temple – rebaptisée par Goss « *Stop the temple action* ». Les chrétiens queer sont pour

lui appelés à leur tour à rejouer cette action de Jésus. En 1989, Act Up New York lance la campagne « *Stop the church* » en interrompant une messe à la cathédrale Saint-Patrick, célébrée par le Cardinal Patrick O'Connor, connu pour ses positions hostiles à l'homosexualité et à la promotion du préservatif.

« *L'action "Stop the church", comme la manifestation de Jésus, violait l'espace sacré, transgressait le rituel sacré, et offensait des sensibilités [...]. Comme au temps de Jésus, l'espace sacré est devenu un espace d'oppression, oppressif avec les personnes vivant avec*



Le Jugement Dernier, Chapelle Sixtine

*l'infection du sida, pour les femmes tant lesbiennes qu'hétéros, pour les hommes gays. Où est le réel sacrilège ? [...] Ils ont été accusés de mépris contre le sacré. Leur mépris pour le sacré est comme le théâtre messianique de Jésus dans le temple : c'est, en réalité, un profond hommage pour un sacré basé sur un Dieu faisant la Justice*⁷ ».

2^e Jésus Queer : l'inventif

Robert Goss cite un autre type d'actions qui nous font entrer dans le deuxième sens du terme queer. Il appelle les chrétiens queer à organiser des célébrations et des bénédictions d'union de même sexe sur les marches des cathédrales et temples protestants pour accroître la visibilité de leurs relations et l'échec ecclésial à les reconnaître, comme le fit Queer Nation à Boston, quand une douzaine de couples gays et lesbiens échangèrent des vœux de consentement sur les marches de la cathédrale de la Sainte-Croix. « *L'archidiocèse catholique condamna Queer Nation pour son intention de parodier et de ridiculiser le mariage*⁸. » « *Parodie* » pour la féministe Linda Hutcheon, « *actes corporels subversifs* » ou « *performance* » pour la philosophe Judith Butler, « *répétition avec une différence critique* » pour Elizabeth Stuart, ces termes recouvrent peu ou prou la même idée, au centre de la théorie queer dans ce second sens. Il s'agit de prendre une identité (homme, femme...), une institution (le mariage...), un geste (la cène/eucharistie), de la répéter mais en changeant une petite chose : répétition avec une différence, critique au sens où cela met en question certains aspects problématiques de ce qui est répété, et où cette petite différence change quelque chose sur le fond (comme on dit « point critique »). Pour Elizabeth Stuart, le paradigme en est ce que fait Jésus de la Cène : une institution juive (un repas de Pâques), dont il fait autre chose, que reprend Paul en la déplaçant, et ainsi de suite des générations de chrétiens après lui. Pour Judith Butler, dans sa critique

de la naturalité des identités hommes-femmes, c'est la Drag-queen qui fait une parodie, répétition avec une différence critique de « *la femme* ». Comme le revendique Elizabeth Stuart : « *La parodie est alors la manière chrétienne de fonctionner, de prendre ce qui nous est donné et de le faire se dérouler [and playing it out] de façon à dévoiler la déchirure de l'autre monde à travers cela*⁹. » La répétition avec une différence critique, la performance comme parodie répétée de manière régulée, est une forme d'action subversive qui rend visibles les contextes hétérosexuels cachés car allant de soi, les fait éclater par les réactions engendrées et, en même temps, déplace – en les prenant dans le mouvement eschatologique – les formes parodiées pour en faire autre chose. Le rappel de l'action « Stop the church » évoquée par Robert Goss, la mise en avant de la démarche de « *répétition avec une différence critique* »/parodie, n'invitent-t-ils pas à relire différemment les actions d'Act Up Paris à Notre-Dame, ainsi que la célébration d'un mariage entre deux femmes le 5 juin 2005 qui fut dénoncée par le recteur de la Cathédrale comme une... parodie ? Quelles sont nos actions parodiques à nous, chrétiens progressistes ?

3^e Jésus Queer : le multiple

Un dernier Jésus-Queer peut se lire dans le très insaisissable courant de la *Radical orthodoxy* anglo-saxonne. Né dans la fin des années 1990¹⁰, réunissant des catholiques et des anglicans, ce courant « post-moderne » rejette les mythes de la modernité (comme les théologiens postmodernes libéraux) du progrès, de

la science, de l'objectivité etc. Le christianisme – comme voix parmi toutes celles qui émergent après la disparition d'un seul grand récit unificateur – peut offrir une alternative à la violence de la sécularité et au nihilisme en mettant la foi avant la raison. En dialogue avec les sciences humaines, ils s'appuient sur des lectures de Derrida, Lacan... et Judith Butler. Graham Ward, professeur de théologie contextuelle, l'une des figures centrales de cette sensibilité, consacre, dans un des tous premiers volumes publiés par ce courant, un article au « corps déplacé de Jésus-Christ¹¹ ». Graham Ward se réfère explicitement à Judith Butler et étudie les déplacements du corps de Jésus dans les évangiles et la tradition chrétienne. Il s'agit, sans pour autant être un pur esprit, d'un corps « instable » impossible non seulement à contenir dans les frontières habituelles de genre mais dans les catégories de matérialité ou de réalité corporelle. Il pointe les grands moments de la vie de Jésus comme les moments privilégiés de ces déplacements.

Dans l'incarnation et la circoncision, il pointe l'absence de géniteur mâle – et donc la possession de chromosomes xy à partir du seul patrimoine génétique xx – comme signe d'une paternité divine autre, rejoignant la création. Ward cite les images augustinienne et médiévales qui troublent l'identité de genre du « bébé garçon » Jésus, à la fois « mari et épouse, épouse et futur amoureux de la mère qui lui a donné naissance, dont le propre corps grossira pour contenir l'Église. La chambre nuptiale est l'utérus que le marié imprègnera de sa semence,

l'utérus dont il est lui-même issu. [...] Le corps de Jésus est pris à l'intérieur d'un réseau complexe de relations sexuelles symbolisées qui confondent l'inceste et le sacré¹². »

Ainsi continue-t-il dans cet esprit en étudiant la transfiguration et l'Eucharistie ou la résurrection.

La Crucifixion attire le plus l'attention de Ward qui souligne la charge de violence sexuelle, inaugurée par le baiser de Juda, dans la façon de toucher et violenter le corps du Christ, un corps qui perd sa masculinité pour n'être plus « "ce" corps ou "mon" corps mais ce corps indifférencié "là"¹³ ». Un corps ouvert aux significations multiples. Ainsi, l'Église médiévale parle de « Jésus-Mère », son côté blessé étant à la fois le sein nourricier et l'utérus d'où sortira l'Église. La frénésie de violence diminue après que Jésus eut expiré son dernier souffle, laissant s'installer une économie du manque et du deuil.

Dans l'Ascension, se crée une distance qui prend les disciples et l'Église dans cette logique de déplacement. L'Église – Corps du Christ – est un corps « omni-généré ». « *Le corps de Jésus Christ, le corps de Dieu, est perméable, transcorporable, transpositionnable. En lui, tous les corps sont situés et reçoivent leur signification. Nous sommes tous perméables, transcorporables, transpositionnables.* "Il n'y a plus ni Juif, ni Grec, il n'y a plus ni esclave, ni homme libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car vous tous, vous êtes un en Christ-Jésus" (Gal. 3, 28)¹⁴. » Y-a-t-il encore d'autre « Jésus Queer » ? Elizabeth Stuart appelle d'abord les com-

munautés vivantes à ne pas laisser la théologie aux théologiens officiels. Alors, oui, il y en aura d'autres : ceux que vous théologiserez depuis vos vies. Il est un Dieu vivant dans nos vies, quelles qu'elles soient...

Stéphane Lavignotte

¹Elizabeth Stuart, *Gay and lesbian theologies, Hampshire, England, Ashgate Publishing Ltd, 2003.*

²Ibid., p. 78-79.

³Ibid., p. 79.

⁴Ibid., p. 82.

⁵<http://www.lespantheresroses.org/textes/Tomillo.html>

⁶Elizabeth Stuart, *Gay and lesbian theologies*, op. cit., p. 84.

⁷Robert Goss, *Jesus Acted Up, San Francisco, Harper San Francisco, 1993, p. 147, p. 150.*

⁸Ibid., p. 151-152. *Le cardinal Law avait tenté de faire échouer le Boston's Family Protec-*

tion Act, qui devait étendre la protection des assurances aux conjoints dans les couples de même sexe.

⁹Judith Butler, *Trouble dans le genre. Le féminisme et la subversion de l'identité, La Découverte, 2006 (première édition française : 2005 ; édition originale : 1990). Elizabeth Stuart, Gay and lesbian theologies*, op. cit., p. 108.

¹⁰*Il est plutôt relayé en France - de manière partielle, on va voir pourquoi... - par des catholiques conservateurs autour des éditions L'homme nouveau.*

¹¹Graham Ward, « *Bodies, the displaced body of Jesus Christ* », in John Milbank, Catherine Pickstock, Graham Ward, Eds., *Radical orthodoxy : a new theology, London, New York, Routledge, 1999, pp. 163-181. Dans le même volume, on peut signaler un article d'un proche d'Elizabeth Stuart, Gerard Loughin, « Erotics, god's sex », sur le thème de la parodie.*

¹²Ibid., pp. 164-165.

¹³Ibid., p. 168.

¹⁴Ibid., p. 174.

GENRE EN CHRISTIANISME

FHEDLES poursuit depuis 40 ans un travail de conscientisation concernant l'égalité complète des femmes et des hommes dans les Églises et la société, au travers de nos écrits, nos colloques et du centre de recherche et documentation Genre en Christianisme. Nous agissons en mixité femmes/hommes pour construire un partenariat égalitaire à notre niveau. Nous agissons en réseau pour la transformation des rapports sociaux.

Fondée en 2003, **l'Unité de Recherches et Documentation Genre en Christianisme (GC)** a pour objet *l'étude et la transformation de la construction religieuse du genre et de ses modes d'influence dans la société civile*. Elle propose un fond de 2000 ouvrages consultable à la bibliothèque des Dominicains du Saulchoir (Paris) et des cycles de conférences universitaires. GC s'appuie sur un collège scientifique de personnalités dont les compétences couvrent un large domaine scientifique.



Genre en Christianisme
68 rue de Babylone, 75007 Paris
contact@fhedles.fr

Depuis 2005, Genre en Christianisme organise des cycles universitaires de conférences/débats et des séances de travail sur des sujets religieux, revisités sous l'angle critique du genre, croisés avec des études anthropologiques, historiques et sociologiques. Les principales conférences/débats organisées ces dernières années ont été les suivantes.

- **Introduction aux études de genre et enjeu du questionnement dans le champ religieux**

Irène Théry, sociologue

- **Débat anthropologique et théologique : image de Dieu et genre, regards sur l'interprétation des données bibliques chez les Pères Grecs, III^e-VI^e siècles**

Urs von Arx, Université de Berne

- **Réalités paternelles aujourd'hui : construction et déconstruction de l'image paternelle de Dieu**

Hubert Auque, psycho-anthropologue des religions

- **Les théologies féministes interrogent la théologie**

Elisabeth Parmentier, faculté protestante

de Strasbourg

● **Les femmes des premiers siècles chrétiens**

Anne Jensen, Université de Graz

● **Marie et les vœux de l'inconscient**

Dominique Stein, psychanalyste

● **Théologies et spiritualités féministes**

Pierrette Daviau, Centre Femmes et Tradition Chrétiennes, Ottawa

● **Religions, laïcité et genre**

Claude Langlois, Institut Européen en Sciences des Religions ; avec Lucienne Gouguenheim, Observatoire Chrétien de la Laïcité

● **Femmes et hommes de la Bible, paroles et statuts croisés**

Patrick Jacquemont, o.p. Paris ; Hélène Eichrodt, faculté protestante de Strasbourg

● **Maternité et Paternité aujourd'hui**

Yvonne Kniebiehler, Université de Provence ; Claude Cesbron, gynécologue obstétricien

● **Une troisième vague féministe. Quelle place pour les féminismes religieux ?**

Florence Rochefort, historienne

● **« Masculin/féminin aux sources du christianisme ». Une philosophe relit les**

pères de l'Église

Sylviane Agacinski

● **Au début du christianisme, la gnose. Regards sur le masculin et le féminin réconciliés**

Françoise Gange, philosophe et socio-anthropologue

● **Les ordinations de femmes catholiques, informations, réflexions, débats**

Marie Bouclin, théologienne catholique ; Jennifer Stark, théologienne anglicane ; WOW (Women's Ordination Worldwide)

● **Genre, féminisme et judaïsme**

Sonia Sarah Lipszyc, sociologue et exégète

● **Le mouvement Queer. Dérange-t-il les identités sexuelles ? Questionne-t-il la théologie ?**

Stéphane Lavignotte, pasteur, théologien, journaliste

● **Les théologies féministes et de libération. Émergences internationales**

Denise Couture, théologienne, Montréal

● **Mouvements de femmes et féminismes dans les pays d'Islam**

Malika Hamidi, European Muslim Network, Bruxelles



PARVIS

BULLETIN D'ABONNEMENT

Abonnez-vous,
abonnez vos amis-e-s

- | | |
|---|-----------------|
| <input type="checkbox"/> Petit budget (4 trimestriels) : | 15 € |
| <input type="checkbox"/> Standard (4 trimestriels) : | 20 € |
| <input type="checkbox"/> Intégral (4 trimestriels + 2 hors série) : | 28 € |
| <input type="checkbox"/> Soutien (4 trim. + 2 hs) : | au-delà de 28 € |

Nom : _____
Prénom : _____
Adresse : _____
Code postal : _____
Ville : _____

Appartenance à une association des réseaux ? Laquelle ? : _____

Règlement à l'ordre de TEMPS PRÉSENT - PARVIS, 68 rue de Babylone, 75007 PARIS

Banque de Neuflyze OBC - IBAN FR76 3078 8001 0010 0067 1910 196 - BIC NSMBFRPPXXX

Vous déménagez, vous vous abonnez par virement : communiquez-nous vos coordonnées !

ils se réunissent pour former la fédération Réseaux du Parvis

68 rue de Babylone, 75007 Paris

01 45 51 57 13, fax 01 45 51 40 31

temps.present@orange.fr - www.reseaux-parvis.fr

Amis du 68 rue de Babylone

01 45 51 57 13

Assemblée fraternelle des chrétiens unitariens (AFCU)

05 40 32 56 12

Association culturelle de Boquen

02 99 51 87 76

Association culturelle Marcel Légaut (ACML)

01 60 68 91 49

Association Nationale des Correspondants des Communautés Chrétiennes de Base (ANCCCB)

02 40 25 78 16

Chrétiens Aujourd'hui Orléans

02 38 54 13 58

Chrétiens de l'Ain en recherche (CAR)

04 74 77 01 23

Chrétiens en recherche Loir-et-Cher (CER 41)

02 54 44 23 05

Chrétiens et libres en Morbihan (CELEM)

02 97 57 77 65

Chrétiens et Sida

01 46 07 89 81

Chrétiens ici maintenant ensemble (CIME)

04 67 65 36 47

Chrétiens pour une Église dégagée de l'école confessionnelle (CEDEC)

02 47 46 15 76

Chrétiens sans frontières Gironde (CSF 33)

05 57 26 84 25

Chrétiens sans frontières Orne (CSF 61)

02 33 28 71 73

Chrétiens sans frontières Val-d'Oise (CSF 95)

01 39 91 27 09

Coordination des groupes Jonas Alsace

06 70 38 23 52

Croyants en liberté Moselle (CEL 57)

03 87 98 04 62

Croyants en liberté Saint-Etienne (CEL 42)

04 77 21 74 56

Croyants en liberté Yvelines (CELY)

01 39 50 65 70

David et Jonathan

01 43 42 09 49

Équipe de chrétiens en classe ouvrière du secteur de Caen (ECCO)

02 31 20 26 70

Équipe nationale Jonas

02 32 29 83 16

Espérance 54

03 83 72 82 58

Évangile et Modernité 49

09 82 24 74 38

Évangile sans frontières 14

02 31 83 26 30

Evreux 13 Marseille

04 91 93 27 01

Expérience et théologie

info@experience-theologie.ch

Femmes et Hommes, Égalité, Droits et Libertés dans les Églises et la Société (FHEDLES)

contact@fhedles.fr

Fraternité Agapè Chambéry

04 56 29 02 88

Humanistes croyants

06 87 01 26 29

Jeunesse Étudiante Chrétienne (JEC)

01 43 31 36 39

Jonas-Vosges

03 29 65 12 79

Nous Sommes Aussi l'Église (NSAE)

03 86 98 08 22

Partage Recherche Évangile (groupe)

04 78 57 29 23

Partenia 07 (Ardèche)

04 75 36 72 17

Partenia 77 (Seine-et-Marne)

01 64 35 44 83

Partenia 2000

01 46 71 02 06

Plein Jour

04 90 68 02 30

Point 1-Rouen (communauté)

02 35 33 52 44

Prêtres Mariés- Chemins nouveaux

01 43 02 67 34

Rencontres de la Boivre

05 49 53 36 25

Solidarité Église Liberté Vendée (SEL 85)

02 51 21 09 37

- n° 01 Femmes & hommes : des liturgies de partenaires
à l'initiative de Femmes et Hommes en Église
- n° 02 Synodalité et démocratie
à l'initiative de Droits et Libertés dans les Églises et de Croissants en liberté Sarthe
- n° 03 La laïcité
à l'initiative du CEDEC
- n° 04 Quelle mondialisation ?
à l'initiative de NSAE
- n° 05 Réaction à *Dominus Iesus*
à l'initiative du comité de rédaction des Réseaux des Parvis
- n° 06 Pour nos Églises demain, les enjeux d'un statut d'association
colloque de DLE
- n° 07 Quelle Église Jésus a-t-il voulue ?
livre de Herbert Haag (épuisé)
- n° 08 Annuaire de la fédération Réseaux du Parvis (première édition)
à l'initiative du comité de rédaction des Réseaux des Parvis
- n° 09 Des chrétiens responsables de leur avenir
à l'initiative du collectif Jonas
- n° 10 Vatican II : quarante ans après...
à l'initiative des Amis du 68 rue de Babylone
- n° 11 Pratiques de célébration dans les communautés de base
à l'initiative des Correspondants des Communautés de Base (épuisé)
- n° 12 Jacques Gaillot, dix ans déjà...
à l'initiative d'Évreux Sans Frontières
- n° 13 Faire Église autrement - un monde autre, des communautés autres
à l'initiative de DLE et de FHE
- n° 14 Dieu dans le temps des femmes
à l'initiative de l'Association des femmes européennes pour la recherche théologique
- n° 15 Femmes-prêtres : enjeux pour la société et les Églises
à l'initiative de FHE
- n° 16 La sexualité
à l'initiative des associations : Amis du 68 rue de Babylone, CELY, Chrétiens & Sida, CSF 95, David & Jonathan, Espérance 54, FHE, NSAE, Plein Jour, Prêtres Mariés-France Nord
- n° 17 Théologies de la libération
à l'initiative de NSAE
- n° 18 Foi en marche, foi en marge
à l'initiative de l'Association Culturelle de Boquen, l'Association Culturelle Marcel Légaut et Théolib
- n° 19 Laïcité 2008
à l'initiative de l'OCL et des Amis du 68 rue de Babylone, du CEDEC, d'Espérance 54, d'Évreux 13, de FHE et NSAE
- n° 20 Foi d'aujourd'hui... Valeurs de demain ?
à l'initiative du CELEM
- n° 21 Capitalisme et libéralisme
à l'initiative de NSAE et Partenia 77
- n° 22 Église, qu'as-tu fait de ton Évangile ?
à l'initiative de la fédération Réseaux du Parvis
- n° 23 Soutien aux sociétés civiles émergentes en Afrique
à l'initiative de Gérard Warenghem, président de Partenia 2000
- n° 24 Les femmes et la nature - l'écoféminisme
à l'initiative de FHE et de l'AFERT
- n° 25 Les actes du rassemblement de Lyon de novembre 2010
en partenariat avec Témoignage Chrétien et Golias
- n° 26 Annuaire de la fédération Réseaux du Parvis (deuxième édition)
à l'initiative du comité de rédaction des Réseaux des Parvis
- n° 27 Chrétiens en société, citoyens en Église. Jonas Alsace (1991-2011)
à l'initiative de Jonas Alsace
- n° 28 L'eau et la terre
dans le sillage des Journées d'été 2008 et 2011 des Réseaux du Parvis